52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 23 MAI 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique ad instar participantium
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Réflexions sur la Russie actuelle. — La lutte contre Dieu. — Changements d'attitude du bolchévisme vis-à-vis du problème de Dieu, 321. — II. En Angleterre : la décadence de l'esprit religieux dans les milieux protestants. — Le puritanisme en fuite, 327. — III Où en est la Métapsychique ou science des phénomènes spirites? — Expériences récentes, 330. — IV. La lutte contre le communisme en Amérique, 334.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Chanoine Boulenger, *Compendium theologiæ moralis* (Gury-Tummolo-Jorio), 336.

PRÉDICATION

Courtes instructions sur le Symbole. — XL. L'Ascension, 289.

Retraite de jeunes filles *sur la résurrection de la fille de Jaïre*. — *3e Jour*. I. La légèreté, 291. — II. La vocation, 293 — III. La grâce, 295. — *Pour la communion de clôture :* La communion, gage de persévérance, 296.

Sujets de circonstance — *Annonce de la Confirmation :* La raison et le cérémonial de la Confirmation, 297.

Les personnages évangéliques. — X. Marie à Bethléem, 301. — XI. La présentation de Jésus au Temple, 302.

Allocutions de mariage. — VII. Au service de Dieu, 303.

PETIT COURRIER

Q. — Je me permets de venir vous consulter au sujet d'une question discutée ici entre confrères. Plusieurs prétendent que l'on peut dire un *trentain* de messes pour une personne vivante avec application des fruits de la messe après la mort.

R. — 1° Ce que l'Eglise appelle *trentain* s'applique exclusivement à une âme qui se trouve en purgatoire.

2° Nous ne voyons pas bien comment l'application d'une messe pourrait rester ainsi en suspens en attendant la mort.

Q. — Veuillez m'indiquer l'auteur qui me donnerait les documents les plus sûrs concernant les deux Epitres de S. Pierre.

R. — Prenez Lusseau-Collomb, *Manuel d'Etudes bibliques*, t. v, 2e partie, p. 342-393 (in-8 de 560 p., 30 f., Paris, Téqui) ; — ou Tricot, dans *Dict. de Théologie*, vo *Pierre (Epîtres de S.)*, fasc. CVI-CVII, col. 1753-92.

Q. — Quels auteurs consulter pour cette conférence : « Le drame de l'Apocalypse : *a)* les personnages : le parti du bien, le parti du mal ; *b)* les actes du drame » ?

R. — Vous ne trouverez rien de mieux que *L'Apocalypse* du P. Allo, O. P., un vol. gr. in-8 de 294-398 p., Paris, Gabalda (cf. *Ami* 1921, p. 644-54) ; mais il aura peut être à vos yeux le tort de coûter 100 f. Alors rabattez-vous sur l'abrégé qu'en a publié le P. Lavergne, in-16 de 169 p., 10 f., même éditeur (cf. *Ami* 1932, p. 170) ; — ou sur le volume de Lusseau-Collomb mentionné dans la réponse précédente.

Q. — Veuillez m'indiquer les ouvrages ou articles à consulter pour étudier l'*évolution du sentiment religieux pendant l'adolescence*, cela en vue d'aider plus efficacement, par les moyens surnaturels, l'enfant à l'âge ingrat.

R. — Je ne connais rien qui traite la question *ex professo*. Vous trouverez des vues intéressantes dans P. Mendousse, *L'âme de l'adolescent*, 20 f., et *L'âme de l'adolescente*, 35 f., Paris, Alcan ; — L. de Grandmaison, *La crise de la foi chez les Jeunes*, 5 f., Paris, Beauchesne ; — abbé Dibildos, *Une éducation chrétienne en pleine*

vie, 18 f., Paris, Bloud et Gay ; — abbé Claude Bouvier, *L'éducation religieuse*, 9 f., Paris, Gabalda ; — le compte rendu du Congrès de l'Ecole des Parents (31, rue Guyot, Paris 17e) intitulé *L'Adolescence* : la 1re partie traite du sentiment religieux ; — abbé Renaud, *La formation religieuse chez l'adolescent*, à l'Association du Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie, Paris 14e.

Q. — 1° Une demoiselle de 40 ans, mêlée à toute la vie paroissiale, voulant se rendre plus utile auprès des malades, désirerait un excellent manuel d'infirmière.

2° Auriez vous à vos bureaux un cantique pour mariage ?

R. — Ad I. Abbé Vincq et Dr Chicandard, *Manuel des hospitalières et des garde-malades*, in-8 de 755 p., illustré, relié toile, 24 f., Paris, J. de Gigord.

Ad II. *Cantique de mariage*, de Gravier, avec accompagnement, franco 2 f.

Page 105 du 28 mars, réponse complémentaire au confrère qui désire rendre *vivantes* ses causeries jacistes : Qu'il s'abonne à *La Jeunesse Agricole*, 8 f. par an, 14, rue d'Assas, Paris 6e. Les questionnaires présentés par la « Page du Militant » passionneront ses jeunes gens, et lui donneront la méthode à suivre pour rendre vivantes toutes ses causeries.

Fichier de la « Bibliothèque de Revues » pour 1934 (11e année), édité par l'*Intermédiaire catholique du Sud-Ouest*, 9, rue Réguepels, à Toulouse. — Fascicule in-8 de 18 p., 2 f. ; les onze fichiers parus (1924 à 1934), 20 f.

Il vient s'ajouter aux dix fichiers déjà parus. Ces onze fichiers forment un recueil de plus de vingt mille titres d'articles parus dans 80 grandes revues dans ces onze dernières années, classés par ordre alphabétique et pouvant être facilement trouvés.

Nous avons dit assez longuement l'année dernière (couv. jaunes. p. 210) les services que peut rendre ce fichier et son mode d'emploi. Nous n'y reviendrons pas.

Nous avons plaisir cependant à signaler la présentation matérielle, sensiblement améliorée, et un choix meilleur des mots-souches. A corriger (p. 11) le prénom de l'écrivain anglais Huxley : Aldous et non Aldosos.

Eugène Fyot. — **Le Christ de Toutry.** — Plaquette de 10 p., avec une photographie. — Mâcon, Protat frères.

M. l'abbé Fyot, curé de Toutry (Côte-d'Or), a retrouvé dans les dépendances de son presbytère une admirable tête de Christ. Dans ces quelques pages, il en étudie l'expression artistique, l'origine et la valeur. Le Christ de Toutry est déjà célèbre ; la plaquette que lui consacre M. Fyot, avec la belle photographie qu'elle encadre, le fera connaître bien au-delà du diocèse de Dijon.

Pierre Delsuc. — **Le Refuge du bonheur.** — In-12 de 160 p., 8 f. — Paris, Editions *Spes*.

L'enfant se meut naturellement dans un monde différent de celui des grandes personnes ; et il a d'autant plus tendance à s'y réfugier qu'il rencontre plus de déceptions dans sa vie. Ce qui fait la force du scoutisme, c'est qu'il s'empare de ce monde imaginaire et peut orienter ainsi dans un sens favorable la source des inspirations du garçon. Celui ci y puisera force et courage pour surmonter les difficultés du monde réel. Tel est l'esprit du *Refuge du bonheur*.

Ici, le bonheur, c'est l'intimité de la vie familiale, qui est pour ainsi dire perdue pour le jeune Philippe Sermenaz. Son père l'envoie au Camp, pendant que se consomme la désunion des parents. A son retour, Philippe pourra constater l'étendue de son malheur, et alors il connaîtra le désespoir. Plus que jamais il va se réfugier dans le souvenir du camp : il s'enferme le soir dans la tente, pour prier Dieu et lui confier son chagrin. Mais ses parents sont rappelés par un mot inquiétant du précepteur ; ils arrivent à l'improviste et entendent la prière de Philippe. Ils se réconcilient et Philippe retrouve la joie.

Pas de thèse dans ce roman scout ; on pourrait peut-être même lui reprocher d'avoir trop simplement juxtaposé le récit du drame familial et le tableau des disciplines scoutes avec les sentiments qu'elles provoquent dans l'âme de l'adolescent. Il fallait marquer plus expressément l'influence de cela sur ceci ; mais le lecteur averti saura bien de lui-même faire les rapprochements et tirer les conclusions.

Camille Vayer, curé d'Avon. — **Avon.** — In-8 de 228 pages ; illustrations de Robert Rodrigue. — Fontainebleau, Georges Bizot.

Splendide monographie que celle que vient d'éditer luxueusement M. le Curé d'Avon. L'auteur n'a pas voulu faire une œuvre d'érudition proprement dite où les spécialistes de l'histoire locale auraient chance de trouver de l'inédit, mais offrir au grand public et aux touristes amis de la région de Fontainebleau un ouvrage d'ensemble qui reflète dans les grandes lignes le visage et le passé d'Avon.

Dans ce but, il s'est inspiré des travaux déjà parus, notamment *Maisons religieuses d'Avon* d'O. Estournet, *L'église d'Avon et le meurtre de Monaldeschi* d'Antoine Vidal, *L'église St-Pierre d'Avon* de Madeleine Maurice-Lecomte. Signalons d'abondants détails intéressant les rapports de la Maison d'Espagne avec Avon.

L'ouvrage est superbement illustré par un artiste de goût et de talent, M. Rodrigue, et l'éditeur, M. Bizot, n'a rien ménagé pour la présentation parfaite du livre.

A. Prévost. — **Fontaine-les-Grès.** — In-8 de 124 p., avec huit gravures hors texte. — Troyes, J.-L. Paton, rue du Général-Saussier, 27 et 29.

Voici une intéressante monographie, — un modèle de monographie, — d'une modeste commune de l'Aube. C'est aussi, dans le dernier chapitre, l'histoire de l'industrie de la bonneterie qui, sous l'impulsion de la famille Doré, a pris une certaine extension dans la localité.

L'auteur ne peut remonter plus haut qu'au XIIe siècle. Tous les aspects de la vie communale sont étudiés successivement en des tableaux rapides qui nous en retracent l'évolution au cours des siècles : les seigneurs ; les dîmes ; la commune ; l'église ; le culte ; la fabrique ; la paroisse et le presbytère ; l'école ; les impôts ; la Révolution ; la poste ; l'assistance.

M. le chanoine Prévost, lauréat de l'Académie Française, a voulu « montrer aux habitants de Fontaine-les-Grès que le coin de terre qui les a reçus dans la vie, que le village où leurs ancêtres dorment leur dernier sommeil et auquel eux-mêmes confieront un jour leur dépouille mortelle, mérite de retenir leur attention et toute leur affection. » Il y a parfaitement réussi.

A. Blanc-Péridier. **Reine de beauté.** — M.-J. Jabouley. **Cœurs au bazar.** — Pièces en 3 actes pour jeunes filles, chacune 4 f. — Editions Education intégrale, 3 bis, rue de la Sablière, Paris 14e.

Ces deux pièces ont un caractère sérieux, sans pourtant que la note gaie en soit absente. — La première met en scène une jeune modiste qui se voit soudain décerner le titre de Reine de beauté. Au milieu de l'adulation universelle, elle garde intact son honneur, et un jour vient où une maladie qui la défigure, mais qu'elle accepte chrétiennement, la replace dans son genre de vie antérieur. — La seconde a pour personnages la propriétaire d'un bazar et ses employées : la première, fidèle au souvenir d'un mari défunt, les secondes promptes à céder au charme qu'exerce le premier venu. De cruelles déceptions en résultent, auxquelles la religion vient apporter un adoucissement opportun.

On le voit, ces deux pièces se recommandent aux artistes de nos patronages Ajoutons que ce n'est pas seulement par leur valeur morale, mais aussi par leur facture littéraire et dramatique. L'action y est habilement conduite et l'intérêt y demeure toujours intense.

BON - NATUREL - SAIN
BYRRH
PARFAIT TONIQUE

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE
14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6e.
Successeur de
L'Office Général de Commission
Just POISSON
fournit aux conditions les plus avantageuses
TOUS les OUVRAGES français et étrangers
ainsi que la MUSIQUE religieuse et profane
REMISES D'USAGE
aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.
Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.
Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.
Renseignements sur demande
Compte postal Paris 195.93.

Pour la lampe du T. S. Sacrement
HUILE D'OLIVE, garantie vierge, parfaitement épurée. Brûle avec les mèches les plus fines. Se conserve indéfiniment. Ne rancit pas.
Conditions pour la France :
Colis postaux de 20 kgs 19 litres, à 6,50 le litre
» » de 10 » 9 » à 7,00 »
» » de 5 » 4 litres 50 à 8,00 »
Franco domicile : bidon, emballage et port compris.
Huilerie du Cheliff, ORLÉANSVILLE (Alger)
Chèques postaux : Alger 3135.
N. B. — Bien spécifier dans la commande : Huile d'olive pour la lampe du T. S. Sacrement.

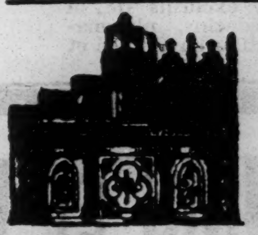
PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).
Exigez la marque
TETRA

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère
CAFÉ TORRÉFIÉ *Extra supérieur*
Le postal 10 kilogs franco votre gare.... Fr. **157 fr. 50**
HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur
à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).
Chèques Postaux c. c. No 6109 Marseille — Maison spécialement recommandée.

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Écrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

Plus de Vols ni d'Effractions
TRONCS-COFFRES
Inviolables - ACIER - Brevetés
Paul PRIOURET, Constructeur
Médaille d'argent concours Lépine 1932
à VIRY-NOUREUIL, par Chauny (Aisne).
Références — Prix et Notices sur demande



Gde Marbrerie " Ste Jeanne d'Arc "
L. BARRAU
Lauréat de l'École des Beaux-Arts Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A.
29, Allée Alphonse-Peyrat, TOULOUSE (Hte-Garonne).
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

HARMONIUMS EN TOUS GENRES
Maison fondée en 1839
Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528
Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue no 200.
Modifications spéciales pour Colonies Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1875 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

HORLOGERIE. BIJOUTERIE. ORFÈVRERIE

CARILLONS - RÉVEILS - STYLOS

PHONOS - PHOTO - T.S.F. - CYCLES

Catalogue franco sur demande aux **Etablissements E. MUGLER Fils**, à Valence (Drôme) qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités** et **conditions spéciales** avec **crédit** au gré du client.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archi prêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

LOURDES

— VILLA SOULAGNET —
22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé **Prix spéciaux pr groupes Confort**

LA HERNIE

n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) 10 fr. Tres phies ou Chatelain. 2, r. Valenciennes, Paris

BON No -

à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

VITRAUX D'ART

ET

MOSAIQUES POUR EGLISES

Ch. LORIN & Cie

Chevalier de St-Grégoire le Grand

ATELIERS { **199, Rue de Vaugirard, PARIS (XVe).**
46, Rue de la Tannerie, CHARTRES (E.-&-L.).

Références de 1er ordre en France et à l'Etranger.

Lauréat de la Société Centrale des Architectes.

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

LAMPES FLAMME SPÉCIALES À FAIBLE CONSOMMATION

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS, 181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adresssez-vous à la maison

FOURMENT (fondée en 1898), 8, rue Latérale Raymond-IV, à TOULOUSE (Hte-Garonne).

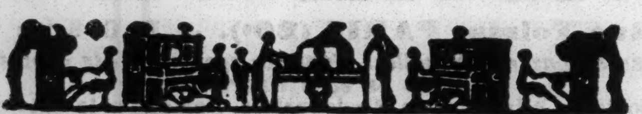
Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 23 mai 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XL. L'Ascension, 289.
Retraite de jeunes filles *sur la résurrection de la fille de Jaïre.* — *3e Jour.* I. La légèreté, 291. — II. La vocation, 293. — III. La grâce, 295 — *Pour la communion de clôture :* La communion, gage de persévérance, 296.
Sujets de circonstance. — *Annonce de la Confirmation :* La raison et le cérémonial de la Confirmation, 297.
Les personnages évangéliques. — X. Marie à Bethléem, 300. — XI. La présentation de Jésus au Temple, 302.
Allocutions de mariage. — VII. Au service de Dieu, 303.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XL

L'ASCENSION

Mes frères,

Après sa résurrection, le Christ demeura sur terre pendant quarante jours. Nous l'avons vu apparaître aux saintes femmes, aux apôtres et aux disciples. Nous allons le trouver une dernière fois en compagnie des apôtres au Mont des Oliviers. C'est là qu'il les quittera pour remonter vers son Père. L'Eglise résume magnifiquement dans l'oraison de la messe de l'Ascension le fait lui-même, les raisons qui légitiment la glorification du Christ et les grâces qui découlent pour nous de ce dernier mystère de l'existence visible de Jésus sur la terre : « Accordez-nous, Dieu Tout-puissant, à nous qui croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est monté en ce jour aux cieux, d'y vivre aussi en esprit. » Recueillons pieusement cet enseignement autorisé.

I

L'Ascension de Jésus est racontée dans les évangiles de S. Marc et de S. Luc et dans les Actes des Apôtres ; elle est signalée par S. Jean ; S. Paul l'affirme à plusieurs reprises. Enfin la catéchèse primitive en introduit la mention dans son abrégé de la vie de Jésus.

Voici le récit donné par les Actes des Apôtres : « Dans un dernier repas, il leur enjoignit de ne pas quitter Jérusalem, mais d'attendre la promesse de son Père, « que je vous ai apprise, leur dit-il. Car Jean a été baptisé d'eau, mais vous, c'est de l'Esprit-Saint que vous serez baptisés sous peu de jours. » Ainsi réunis, ils le questionnaient : « Seigneur, disaient-ils, est-ce alors que tu restaures le royaume au profit d'Israël ? » Il leur dit : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que mon Père a disposés de sa libre autorité ; mais le Saint-Esprit descendra sur vous, il vous donnera une force, et vous serez mes témoins à Jérusalem, par toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout du monde. » Cela dit, devant eux il s'éleva de terre, et une nuée le déroba à leurs yeux. Ils tenaient leurs regards fixés au ciel où il s'éloignait, quand voici que deux hommes leur apparurent, vêtus de blanc, et leur dirent : « Galiléens, que restez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui vient de vous être ravi au ciel, c'est ainsi qu'il viendra, comme vous l'avez vu aller au ciel. »

C'est donc au cours d'un repas que Jésus fait ses adieux aux siens. Dernier témoignage d'affection, mais aussi nouvelle preuve de sa résurrection. Les témoins du Christ qu'ils doivent être pourront dire : « Nous avons mangé et bu avec lui après sa résurrection. » C'est bien un repas d'adieu, puisque Jésus leur adresse ses suprêmes recommandations : ils devront attendre à Jérusalem la descente du Saint-Esprit sur eux, car le baptême de Jean, valable pour l'Ancien Testament, n'est plus désormais qu'une figure périmée. C'est l'Esprit-Saint qui doit maintenant régénérer les âmes et, si le rite de l'eau doit se continuer, il sera intimement lié à l'effusion du Saint-Esprit.

Comme les Apôtres avaient besoin de cette venue et de cette prise de possession ! Le croirait-on ? A cette heure où Jésus va les quitter, ils en sont encore aux mesquines conceptions d'antan. Puisque la descente du Saint-Esprit doit marquer, selon les prophètes, l'inauguration du règne messianique, c'est donc que Jésus va bientôt rétablir la royauté au profit d'Israël. Ils posent la question sous une forme qui appelle une réponse affirmative. Aussi S. Marc note-t-il que Jésus leur reproche une dernière fois leur incompréhension. Le récit des Actes laisse percer, lui aussi, une réprimande : « Cela n'est pas votre affaire. » Puis Jésus leur livre la consigne qui doit guider toute leur vie : « Vous serez mes témoins. » Voilà leur mission, et cette mission les entraînera aux extrémités du monde connu. De fait, une fois éclairés et fortifiés par le Saint-Esprit, ils iront témoigner jusqu'au centre du monde païen que Jésus est le Fils de Dieu et qu'il est ressuscité d'entre les morts. Pierre en particulier répétera sans se lasser : « Nous sommes ses témoins. »

C'est vraisemblablement au Cénacle que fut pris ce dernier repas. Si les Actes ne précisent pas un déplacement à la suite du repas, l'évangile de S. Luc dit que Jésus conduisit les Apôtres hors de la ville, dans la direction de Béthanie. Les Actes eux-mêmes signalent, après l'Ascension, leur retour du Mont des Oliviers à Jérusalem.

C'est donc sur le Mont des Oliviers que les Apôtres virent leur Maître pour la dernière fois, et c'est de là que celui-ci quitta la terre pour s'élever au ciel. Jésus était parti du Mont des Oliviers pour monter au Calvaire et se livrer à la justice de son Père ; c'est encore du Mont des Oliviers qu'il part pour monter au ciel et recevoir de son Père la

glorification qu'il a méritée. Ainsi la croix est l'unique moyen de parvenir au ciel.

Avant de disparaître, Jésus bénit les Apôtres, c'est encore S. Luc qui le note dans son évangile, pour les assurer de sa continuelle assistance. Puis lentement il s'élève et bientôt une nuée le dérobe à leurs regards. C'en est fait. Mais eux ne peuvent détacher leurs regards de l'endroit où ils l'ont vu disparaître, comme s'ils croyaient que Jésus allait reparaître pour satisfaire leurs désirs de béatitude terrestre. Deux anges leur apparaissent alors et leur rappellent que désormais, à moins d'un miracle exceptionnel, personne ne verra plus Jésus avant son second avènement. Alors tous le verront tel qu'il vient de disparaître, ceux qui l'auront servi dans l'amour pour leur éternelle satisfaction, et aussi ceux qui l'auront percé avec les clous de la crucifixion, pour leur éternelle réprobation.

II

« Voici, dit S. Augustin à propos de l'Ascension, la glorification de N.-S. Jésus-Christ, dont sa résurrection avait été le prélude. » Le Christ avait demandé à son Père, dans cette admirable prière qui fait suite au discours après la Cène, d'être glorifié auprès de ce même Père de la gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût. Le Père lui avait déjà répondu d'avance : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

L'oraison que j'ai citée nous expose les deux motifs de cette glorification : Jésus est par nature le Fils de Dieu ; Jésus a obéi à son Père jusqu'à la mort sur la croix.

C'est comme homme que Jésus s'est élevé de terre pour monter vers Dieu. Mais, nous le savons, l'humanité et la divinité ne forment en lui qu'une seule personne. Aussi les deux natures ne peuvent-elles être séparées dans la glorification du Fils de Dieu. Or, sauf pendant le court instant de la Transfiguration, l'humanité du Christ était demeurée sujette à toutes les infirmités de l'humanité commune. Jésus avait pris toutes nos misères, sauf le péché. Dès le matin de la résurrection, Jésus échappe au sort commun : vainqueur de la mort, il est désormais impassible. Nous l'avons vu, notamment lors de son apparition aux disciples d'Emmaüs, se soustraire aux lois ordinaires du corps. Désormais le Christ possède les prérogatives des corps glorieux. C'est pourquoi S. Augustin remarque que dès lors sa glorification est commencée.

Mais ce n'est qu'un commencement. Jésus demeure encore sur la terre, en un lieu corruptible, théâtre de la déchéance, séjour d'épreuve et d'attente. Ce n'est point là le lieu qui convient à une glorification parfaite. Il lui faut la hauteur et la splendeur du ciel où Dieu règne en souverain maître, où il n'y a plus aucune ombre de vicissitude ni de mort. La glorieuse Ascension de Jésus va le mettre en possession de cette gloire. Désormais la gloire qui appartient en propre à la divinité rejaillira éternellement sur son humanité, sans qu'aucun écran puisse l'intercepter.

La Résurrection et l'Ascension sont la réponse du Père à la prière que nous avons entendue tout à l'heure sur les lèvres du Fils. Réponse qui ne pouvait manquer d'être donnée, car étant Fils de Dieu, Jésus possédait le droit absolu de remonter auprès de son Père et d'avoir part aux honneurs de la divinité : « *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius hominis qui est in cœlo.* Personne ne monte au ciel, sinon celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

A cette première raison s'en ajoute une autre que l'Eglise se plaît à évoquer à la fin de la Semaine Sainte, au moment où elle va entonner l'*alleluia* de la résurrection : « Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. » La glorification du Christ est la récompense des humiliations, des souffrances et de la mort qu'il a subies par obéissance à la volonté de son Père et par amour pour nous.

Après le combat et la victoire, les princes de ce monde récompensent l'obéissance et le dévouement des chefs qui n'ont pas ménagé leur peine et qui ont exposé leur vie pour vaincre l'ennemi et étendre le royaume. Chez les Romains, le vainqueur recevait les honneurs du triomphe en montant au Capitole. Dieu, qui est magnifique dans ses dons, ne pouvait moins faire pour celui qui, établi chef de l'humanité, n'a pas ménagé ses souffrances et a donné sa vie pour vaincre Satan et étendre le royaume de son Père.

L'obéissance à sa volonté sainte, Jésus l'a répété souvent, ce fut toute la raison d'être de sa venue en ce monde : « Voici que je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté ; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » Cette obéissance, il l'a d'ailleurs offerte non comme le mercenaire qui agit par intérêt ou par crainte, mais par amour, comme le Fils qui met la volonté de son Père au-dessus de tout. Ce fut sa suprême déclaration au moment de commencer sa passion : « Pour que le monde sache que j'aime mon Père... » Jésus a donc bien mérité de triompher éternellement en montant au ciel prendre place à côté de son Père.

III

La grâce que l'Eglise nous fait demander à Dieu par l'oraison de la fête de l'Ascension est celle d'habiter au ciel dès cette terre par la pensée. Il n'y est pas question de notre entrée dans la céleste patrie ; mais il est bien évident qu'elle est impliquée dans cette prière, car à quoi servirait de diriger nos pensées et nos désirs vers le ciel, si celui ci devait nous être à jamais fermé ? Oui, nous le savons, c'est là qu'est ce royaume du Christ que les Apôtres se sont si longtemps obstinés à situer sur terre. La possibilité d'y entrer nous a été méritée par le Christ. De nous-mêmes nous n'y avons aucun droit ; bien plus, nos péchés nous en rendent indignes. Mais, en devenant l'un d'entre nous et en nous rachetant par son

sang, le Verbe incarné nous a permis de devenir enfants de Dieu : « *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* » De cette filiation S. Paul tire la conséquence : « *Si autem filii, et heredes; heredes quidem Dei, coheredes autem Christi.* Fils de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. » Celui-ci nous entraîne à sa suite dans la gloire et la béatitude. Car nous sommes les membres du corps mystique du Christ. Or, explique S. Paul, personne ne néglige sa propre chair, au contraire... Les membres participent à la gloire de la tête ; c'est pourquoi, nous qui sommes « de la chair du Christ et de ses os, » nous devons participer à sa gloire.

La condition essentielle pour parvenir à la gloire, c'est donc d'être et de demeurer incorporé au Christ. Nous lui sommes incorporés par le baptême : « Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Encore faut-il que la vie reçue en cette bienheureuse naissance, nous ne venions pas à la perdre. Seuls les membres vivants du corps du Christ pourront le suivre dans le séjour de l'éternelle vie. C'est pourquoi, dans la secrète de l'Ascension, l'Eglise nous fait demander à Dieu d'aplanir pour nous la voie du ciel, en ôtant de devant nos pas les pierres d'achoppement, afin que nous puissions arriver au but

Le meilleur moyen de marcher sans arrêt et sans accident sur le chemin du ciel, c'est de vivre déjà dès ici-bas, par la pensée, dans notre future patrie. Si notre esprit est sans cesse occupé d'elle, nous ne nous laisserons pas détourner par les appels de la terre. L'esprit ne saurait d'ailleurs être tout entier aux choses du ciel sans que le cœur et la volonté soient saisis eux aussi. La foi, l'espérance et l'amour réaliseront cette habitation anticipée dans la céleste patrie : « *Nostra conversatio in cœlis est.* »

Ce sont ces pensées, ces affections et ces désirs que toute la liturgie de l'Ascension tend à développer dans nos âmes : « *Omnes gentes, plaudite manibus!* Nations entières, applaudissez ! Exaltez Dieu en des cris de jubilation !... Ouvrez vos portes, princes des cieux, et le Roi de gloire fera son entrée !... Elevez-vous, Seigneur, par votre divine force, car nous chanterons et célébrerons vos triomphes !... Vous vous êtes revêtu de majesté et de splendeur, vous vous êtes enveloppé de lumière comme d'un manteau. »

En tous ces textes magnifiques retentit l'allégresse d'un peuple qui acclame son Roi parce qu'il se sait appelé à sa suite dans les divines demeures. Depuis qu'il est monté au ciel, le Christ présente sans cesse à son Père le sacrifice qu'il a offert pour tous et qui est rappelé par les cicatrices qu'il a voulu conserver de ses plaies. « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis,* » il est là toujours vivant, plaidant notre cause et répétant sans cesse l'expression de sa volonté : « Je veux, mon Père, que là où je suis, eux aussi y soient avec moi. » A notre tour de redire inlassablement au Christ les aspirations ardentes de nos cœurs.

* *

« Si vous m'aimiez, disait le Christ, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père. » Oui, la fête de l'Ascension est pour tout chrétien un motif de grande joie, parce que l'entrée de Jésus au ciel est l'aboutissement nécessaire de la Rédemption. Le Sauveur l'a affirmé : « Il vous est utile que je m'en aille. » M. f., en proclamant la gloire du Christ assis désormais à la droite de Dieu, son Père, nous aurons garde d'oublier cette autre parole : « Personne ne peut venir au Père si ce n'est par moi. » En vivant dès ici-bas unis à lui par la foi, par l'espérance et par l'amour, nous préparerons la définitive rencontre, pour laquelle il a donné sa vie. Ainsi soit-il.

RETRAITE DE JEUNES FILLES
sur la résurrection de la fille de Jaïre

Troisième jour

Première Instruction

LA LÉGÈRETÉ

Mes chères enfants,

Parmi tous les insectes que l'été nous apporte, il en est un plus charmant, plus gracieux, plus léger, plus brillant que les autres : c'est le papillon. Vous l'avez souvent remarquée, cette jolie petite bête aux couleurs si variées, si éblouissantes ; vous l'avez suivie dans ses promenades capricieuses, lorsque, voltigeant au soleil, se jouant au milieu des fleurs, elle s'y pose à peine, puis s'éloigne, puis revient pour s'éloigner de nouveau. C'est un mouvement et une agitation ininterrompus.

Tandis qu'on voit le travail de l'araignée, de la fourmi, de l'abeille, que fait le papillon ? A quoi sert-il ? A rien. Il passe inutile en ce monde, occupé de lui seul, vivant au hasard, ne cherchant que son plaisir, ne faisant aucun bien, ne produisant rien, ne laissant de lui aucune trace.

Du reste, sa vie est aussi courte que frivole. Laissez passer les beaux jours, et il ne sera plus. Il périra bientôt et sa fin sera souvent tragique. Ou bien il deviendra le prisonnier d'un enfant méchant qui lui arrachera les ailes, ou bien il sera victime de sa propre étourderie. Le soir, par une fenêtre entr'ouverte, il a aperçu la lueur brillante d'un flambeau et il est entré dans le but de se réchauffer à sa flamme. L'imprudent ! il approche, en faisant mille évolutions gracieuses et comme en se jouant, il s'éloigne, il revient : on dirait qu'il est comme fasciné par la lumière. Enfin, dans un élan joyeux, il se précipite dans la flamme et il y meurt.

I

Ce charmant insecte, dont je viens de vous décrire la vie et la mort, me fait penser à d'autres papillons que l'on nomme les jeunes filles légères.

Qu'elles me permettent aujourd'hui de leur faire la leçon. Si je les compare au papillon, c'est qu'il y a entre elles et lui de grandes ressemblances.

Voyez cette jeune fille légère. Sa tête, semblable à cette tige de fer qu'on place sur les maisons, tourne au moindre bruit. On dirait que son corps est sous l'impulsion de l'électricité : il s'agite perpétuellement. Sa démarche est brusque et rapide comme un trait. Sa parole se précipite, son rire éclate bruyamment.

Voilà pour l'extérieur. Au dedans, c'est plus triste encore. Vous lui parlez, elle ne vous écoute qu'à demi. « Mon enfant, tu vas te rendre... — Oui, maman ! » Et la voilà déjà qui part. « Mais, attends donc, je ne t'ai même pas dit où il faut que tu ailles. Tu vas te rendre dans telle rue... — Oui, maman ! » Et la voilà partie de nouveau. « Mais elle est inconcevable, cette enfant ! Reviens donc, que je te dise chez qui je veux t'envoyer ! Ecoute-moi bien : tu iras dans telle rue, dans tel magasin... — Oui, maman ! » Et une troisième fois, la voilà qui se précipite. « Ah ! mon Dieu ! quel sang bouillant ! Mais je ne t'ai pas encore donné mes commissions ! » Voilà la légèreté : elle n'écoute pas ce qu'on lui dit.

Elle parle sans réflexion, à tort et à travers, disant tout ce qui lui passe par la tête, sans se demander si ce qu'elle avance est convenable, ou ne fera de la peine à personne, ou ne la fera pas mal juger, révélant parfois des choses compromettantes, des secrets qu'elle est seule à connaître ou qu'on lui a confiés, quitte à s'attirer de graves désagréments, des réprimandes sévères, ou à faire arriver aux autres les plus grands ennuis, les plus fâcheuses aventures.

S'agit-il de lectures ? Cet esprit étourdi et mobile choisit les livres qui doivent l'amuser, satisfaire sa curiosité, flatter son imagination, sa sensibilité, de préférence aux lectures sérieuses, solides, vraiment instructives. Les romans, les feuilletons, les nouvelles, voilà ses lectures de prédilection. Et avec quelle légèreté inexcusable, sans avoir pris conseil de personne, elle se jette avidement sur le premier livre venu, au risque d'y perdre son innocence et sa pudeur ! Au reste, quel que soit le livre qu'elle ait entre les mains, elle le feuillette en toute hâte, parcourt quelques pages ici, d'autres là, va plus loin, puis à la fin, avant de connaître le commencement. Elle veut voir le dénouement d'un récit, d'une histoire, sans se donner la peine d'en suivre le développement, le cours normal. Elle ne sait pas davantage s'imposer la tâche de lire un livre en entier. Vite fatiguée d'une lecture qui cesse de lui plaire, elle abandonne un volume pour en prendre un autre qu'elle abandonne également bientôt.

Quel travail peut bien faire une jeune fille légère, elle qui ne se fixe à rien, elle à qui paraît long et fatigant tout ce qui exige un peu de réflexion et de calme, elle qui ne trouve de l'attrait et de l'agrément qu'à ce qui l'amuse ? Tout ce qui est sérieux, tout ce qui demande un peu d'attention la lasse et l'ennuie dès le premier instant. Elle commence une foule de choses et n'en achève aucune. Aussi son travail porte-t-il la trace de sa légèreté. Il n'est jamais parfait, c'est toujours de l'à peu près. En tricotant elle laisse tomber des mailles, elle ne passe en balayant qu'au milieu d'une pièce. Il en résulte que ses bas ont des trous et que, dans sa chambre, les petits coins invisibles sont sales. Bref, au lieu de faire à fond et de son mieux ce qu'elle a à faire, elle effleure tout, elle glisse sur tout, elle passe sur tout et ne s'arrête à rien.

Et que dire de sa religion ? La prière est pour elle un exercice insupportable, qui la tient comme enchaînée ; la méditation, qui exige un effort de réflexion, lui est impossible ; quant à la bonne tenue à l'église, il ne faut pas la lui demander : un rien la dissipe.

Elle a peut-être de bons moments, des jours de ferveur, des accès de dévotion. Mais cela ne dure point. C'est un feu de paille, une piété intermittente, une religion qui va par saillies et par saccades : aujourd'hui bonne, demain méchante ; aujourd'hui sage, demain reprise par la dissipation ; aujourd'hui fervente, demain tiède et lâche ; aujourd'hui dans le ciel, demain peut-être dans l'enfer.

II

Je vous l'avoue : ces jeunes filles légères me font peur. Que peut-on attendre d'elles, ou plutôt que n'a-t-on pas à en craindre, sinon toutes les imprudences, toutes les sottises, tous les déshonneurs, toutes les chutes ?

Et ne me dites pas : « Patience ! Cette légèreté n'aura qu'un temps, elle passera ! » Non, vous vous trompez. Sans doute, la légèreté est surtout un défaut de l'enfance ; on peut le corriger, et l'âge y aide beaucoup. Mais l'âge tout seul ne la corrige pas : quand on n'y met pas la main sérieusement, la légèreté se fortifie par l'habitude, elle devient comme une seconde nature. Et alors on l'emporte à travers la vie sans pouvoir s'en débarrasser jamais. Or savez-vous ce que c'est qu'une femme légère ? C'est une femme qui ne sait ni calculer ni prévoir, une femme sur laquelle on ne peut pas compter, une femme capable de toutes les folies ; ou plutôt non, je me trompe, ce n'est pas une femme, ce n'est et ce ne sera jamais qu'une grande enfant et, passez-moi l'expression, qu'une linotte.

Vous ne voudriez pas lui ressembler, n'est-ce pas ? Eh bien ! sans plus tarder, faites une guerre acharnée à la légèreté, habituez-vous à prendre au sérieux les choses sérieuses. Et cela d'abord dans l'accomplissement de tous vos devoirs. J'en conviens, la chose n'est pas facile. Notre cœur, qui est mauvais par nature, a horreur du devoir, et quand il ne peut réussir à nous le faire négliger tout à fait, il nous pousse, du moins, à le renvoyer à plus tard ou à ne l'accomplir qu'à moitié. Il espère par là nous le rendre plus facile. Erreur ! « Rien ne pèse davantage, a dit un profond penseur, qu'un devoir qu'on cherche à rendre léger. »

Ah ! comme cela est vrai ! Rien ne donne du plaisir, au contraire, comme le devoir qu'on s'efforce d'accomplir de son mieux, en y apportant toute son intelligence, tous ses soins, tout son cœur. Puissiez-vous, chères enfants, en faire la douce expérience ! Ne remplissez pas à demi, en murmurant et comme à regret, la tâche que vous avez à faire ! Mettez-vous-y de bon cœur et avec courage, et vous la trouverez agréable et facile. Il faut que votre conscience soit exigeante ; il faut que, semblable à un maître sévère, elle ne se contente que de ce qui est tout à fait bien, tout à fait achevé.

Ne soyez pas non plus légères dans vos résolutions. Sachez vouloir fortement ce que vous voulez : ce n'est qu'à cette condition que vous deviendrez des femmes sérieuses. La légèreté, l'inconstance dans les résolutions est un des plus grands maux dont on puisse souffrir dans sa vie. Et pourtant, combien, hélas ! en sont atteintes ! que de bonnes résolutions l'on prend, qu'on viole bientôt après ! que de beaux projets on conçoit, qu'on ne mène jamais à bonne fin ! que de choses on commence et qu'on n'achève pas ! Il en résulte quelque chose d'inconstant dans le caractère et de décousu dans la vie qui donne un grand mécontentement. Habituez-vous de bonne heure, mes enfants, à respecter vos résolutions, à être persévérantes dans vos petites entreprises, à considérer les promesses que vous vous faites à vous-mêmes comme aussi sacrées, aussi obligatoires que celles que vous faites aux autres. Vous acquerrez ainsi cette fermeté, cette consistance, cet esprit de suite qui sont la force du caractère et qui permettent seuls de faire beaucoup de progrès et de remplir sa vie de bonnes œuvres.

Enfin et surtout ne soyez pas légères dans votre piété. Nous touchons ici à la source de tout le reste. C'est cette légèreté qui engendre toutes les autres. Si l'on traite à la légère les péchés que l'on commet, si l'on s'en repent légèrement, au lieu d'en souffrir, d'en gémir et d'en pleurer, on ne manquera pas d'y retomber. Ou bien, si l'on prie légèrement, avec distraction, sans ferveur, par manière d'acquit, du bout des lèvres, et non pas du fond du cœur, on n'obtiendra aucune grâce et l'on restera toujours la même. Ou bien encore, si l'on n'appartient à Dieu qu'à demi, si l'on n'est chrétienne qu'à peu près, médiocrement décidée à marcher dans la voie de la sainteté, on n'est pas une véritable enfant de Dieu, une héritière du royaume des cieux.

C'est cette légèreté naturelle à chacune de vous qu'il faut demander à Dieu de détruire pour devenir sérieuses tout le reste de votre vie. Sinon, savez-vous ce qui arrivera au jour du jugement, au jour où chacun sera pesé dans la balance du Seigneur ? La même chose qu'à une pièce d'or qui, après avoir été pesée, a été trouvée trop légère : on la considère comme fausse, hors d'usage, et on la rejette.

Ah ! quand nous serons tous pesés à notre tour par le souverain Juge que nul ne peut tromper, fasse le ciel — et je termine par ce vœu — qu'aucun de nous n'entende cette terrible sentence : « Tu as été pesé dans la balance et trouvé trop léger ! » Ainsi soit-il.

Deuxième Instruction

LA VOCATION

Mes chères enfants,

Le calme rétabli dans la maison de Jaïre, Jésus ne veut comme témoins des miracles qu'il va accomplir que le père, la mère et trois de ses disciples. Il s'approche du lit funèbre où repose, inerte et glacée, la jeune morte. Il lui prend la main et, au dire d'un évangéliste, à ce contact divin de Celui qui est la résurrection, l'âme reprend possession de ce corps, la vie se manifeste à nouveau, la chaleur revient, les yeux se rouvrent à la lumière. Le Maître alors, d'un ton d'autorité qui n'appartient qu'à lui, appelle l'enfant et lui commande : « Je te l'ordonne, lève-toi. »

Quelle minute émouvante pour ce père et pour cette mère !

Il me faudrait interpréter leur présence et celle des trois Apôtres admis à cette scène ; mais le temps me fait défaut. Je réserve pour ce soir la leçon que nous donne le geste de Jésus. En cet entretien, son appel, son commandement m'amènent à vous parler de la *vocation.*

Vaste sujet qui demanderait un long développement, mais que je ne puis traiter que sommairement.

I

La Providence a assigné à chaque être sa place, son utilité dans le monde. Pour les êtres dépourvus de raison, les circonstances déterminent leur rôle dans la nature. L'homme, créature raisonnable, voit s'ouvrir devant lui diverses manières d'employer ses facultés, diverses carrières, divers états de vie. Qu'est-ce qui le déterminera à embrasser l'un plutôt que l'autre, à s'orienter dans un sens plutôt que dans un autre ? Ce sera une inclination, un attrait spécial que Dieu met en lui. Cette inclination, cet attrait qui résulte d'un goût, d'une aptitude, quand il s'agit du choix d'une profession, d'un métier, ne prend le nom de vocation, qu'appliqué à un état de vie.

Or il y a trois états de vie qui se partagent la portion féminine de l'humanité : le mariage, la vie religieuse, le célibat.

Je me bornerai à vous parler des deux premiers.

II

Le mariage est la vie commune, l'état auquel est, dans les desseins providentiels, destinée la généralité des êtres humains. Institution divine, il a été élevé par Notre-Seigneur à la dignité de sacrement. Tandis que, pour beaucoup aujourd'hui, le mariage n'est considéré que comme un marché, un essai de vie à deux, que l'on prolonge ou auquel on met fin à son gré ; au regard du chrétien, contrat sacré, il engage toute la vie des époux et n'est rompu que par la mort de l'un

d'eux. C'est donc chose particulièrement grave et qui demande d'être bien pesée et mûrement préparée.

On peut être guidé dans le choix d'un époux ou par l'intérêt, ou par la raison, ou par l'inclination. Auquel de ces trois mobiles convient-il d'obéir ?

Dans le mariage d'intérêt, on n'envisage que la dot, ou la situation, ou l'apport, ou les espérances. Sous cette rubrique, je fais entrer les unions que contractent certaines jeunes filles par pur amour-propre, avec le premier venu, afin de ne pas rester pour compte ou de vivre, il leur semble, indépendantes.

Dans le mariage de raison ou de convenance, on considère en outre les questions de famille, de condition sociale, de situation, de religion, d'âge, de santé, de caractère, de qualités morales. Il est donc nécessaire que l'on se connaisse et que l'on se soit fréquenté quelque temps.

Dans le mariage d'inclination, on se sent porté l'un vers l'autre, on se voit à travers les yeux du cœur, sans aucune autre considération. La très vive sympathie que l'on éprouve l'un pour l'autre fait qu'on n'aperçoit ni ombres, ni défauts, ni difficultés et que l'on passe sur tout le reste.

Les mariages d'intérêt ne sauraient offrir de sérieuses garanties d'accord. En ménage surtout, ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur. Le lien est trop fragile. Il faut plus que des avantages matériels quand, pendant toute une vie, on devra se trouver en perpétuel tête à tête, aux prises avec toutes les préoccupations du dehors et du dedans, avec ses défauts et travers respectifs. Ce sont d'ordinaire les parents qui, bornant là leurs vues, bâclent ces mariages d'argent. Quelle responsabilité ils assument !

On aurait tort de ne pas consulter la raison et les convenances dans les préliminaires d'un mariage. La désaffection peut naître, en effet, d'une mésalliance, de dissentiments religieux, d'une trop grande différence d'éducation, de condition, de situation, d'âge, de rang, de fortune, de caractère. Il y a bien assez d'ennemis qui rôdent autour du foyer, sans laisser s'y glisser ces éléments de désunion qui agissent à la longue à la manière de dissolvants.

L'inclination, quand elle vient, non d'un moment d'enthousiasme, ou d'un engouement passager, ou d'une passion factice, mais des profondeurs de l'âme, ne doit pas être méprisée. A un certain degré, elle est indispensable pour la fondation d'un foyer uni. Si l'un des deux candidats au mariage ne se sent aucune sympathie pour l'autre, ce serait téméraire d'engager son avenir et de compter que les cœurs s'attacheront dans la suite. Mais comme, selon le proverbe, on ne vit pas que d'affection, il faut que la raison conserve ses droits. Les deux facteurs réunis assurent des alliances mieux assorties, et, si l'on devait, malgré tout, traverser des heures difficiles, on pourrait se dire que l'on n'y a pas été à l'aventure.

Ai-je besoin de vous rappeler, avec votre catéchisme, que le mariage, en raison de sa grandeur et des conséquences qu'il a pour Dieu, pour les époux, pour la famille et pour la société, demande que l'on s'y prépare :

Par la prière : un proverbe russe dit : « Avant de partir pour la guerre, prie une fois ; avant de t'embarquer, prie deux fois ; prie trois fois avant de te marier. »

Par la réflexion. La profession religieuse est précédée d'un noviciat. Ici on doit y suppléer en s'entourant de tous les renseignements utiles en pareille matière.

Par le recours aux conseils des parents, d'amis sûrs, expérimentés et désintéressés, et du prêtre à qui l'on a confié le soin de son âme.

III

Si saint que soit l'état du mariage, il en est un autre incomparablement plus parfait en soi, dans son but et dans ses effets : c'est l'état religieux.

Nous sommes ici en présence d'une grâce de choix. La religieuse est non seulement la servante, mais l'épouse de Jésus-Christ. La vie est un holocauste perpétuel qui l'unit à l'adorable Victime, le Religieux par excellence. Par les vœux de religion, elle se donne tout entière, sans réserve, pour toujours. C'est la réponse de l'amour humain à l'amour divin.

Le monde ne comprend pas la grandeur, la beauté, la fécondité de ce sacrifice. Il plaint les âmes qui s'y vouent, et c'est lui qui est vraiment à plaindre : il ne voit pas à quels soucis, à quels déboires, à quelles désillusions ces âmes échappent et quels bienfaits elles répandent sur la société.

Il va sans dire que l'état religieux exige, plus que le mariage, un appel de Dieu, une vocation. Sans quoi on s'exposerait à être privé des grâces nécessaires à celles qui s'y consacrent.

La vraie vocation ne saurait être le fruit d'une impression passagère, d'une ardeur juvénile ou d'un emballement irréfléchi. D'ordinaire, Dieu la fait connaître directement par le dégoût du monde et de ses vanités, par la crainte de s'y perdre, par un attrait puissant pour la vie contemplative ou pour les œuvres de miséricorde, par un désir ardent de mener une vie plus parfaite. Parfois aussi il se sert indirectement de causes secondes : une lecture, une parole, un revers, un événement douloureux.

Mais comme on n'est pas ici non plus à l'abri des illusions, le devoir s'impose de prier et de consulter. Car la vie de communauté exige l'obéissance, le renoncement à sa volonté propre ; et si en famille on faisait preuve de trop d'indépendance et de mauvais caractère, on aurait tort de transporter ces défauts dans un Ordre religieux.

Autrefois les communautés, grands Ordres ou Congrégations diocésaines, comptaient de nombreuses recrues. Aujourd'hui la plupart voient leurs rangs s'éclaircir, les Maisons hospitalières principalement. Serait-ce que les vocations se font plus rares ? Peut-être. Plus probablement elles

n'éclosent pas, faute d'un milieu favorable, ou elles sont étouffées par le confort, par la recherche des commodités de la vie, par l'amour du plaisir.

Concluons, mes enfants. Si Notre-Seigneur faisait à quelques-unes d'entre vous, aujourd'hui ou plus tard, l'honneur et la grâce de les appeler à le servir dans la vie religieuse, je leur dirais la parole de l'Ecriture : « Si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur. » Répondez comme le jeune Samuel : « Parlez, votre servante écoute, » comme Jésus lui-même à son entrée dans la vie : « Me voici pour faire votre volonté, » ou comme Marie : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. »

Et vous que Dieu n'a pas favorisées de cette vocation, demandez-lui de susciter des âmes généreuses qui, mettant son amour au-dessus de tout, renoncent au monde et se consacrent nombreuses, soit à la prière et à la pénitence, soit aux œuvres d'éducation, de dévouement, de charité ou de préservation, afin que par elles Dieu soit glorifié, les âmes sauvées, et le bien de la société assuré. Ainsi soit-il.

Troisième Instruction

LA GRACE

Mes chères enfants,

Nous avons vu Notre-Seigneur approcher du lit funèbre sur lequel était étendue la fille de Jaïre et lui prendre la main. C'est à ce geste que nous allons demander une dernière leçon.

Que signifie-t-il ? Il signifie le secours que Dieu nous apporte par sa grâce et par lequel il aide notre faiblesse dans l'accomplissement du devoir, dans la poursuite de notre destinée. Je vous le disais au commencement de cette retraite, Dieu, qui sait le besoin absolu que nous avons de sa grâce, Dieu qui connaît mieux que nous et notre misère native et les obstacles qu'il nous faut vaincre et les luttes que nous avons à soutenir, Dieu est sans cesse en marche vers nous pour suppléer à notre impuissance. Il vient mettre sa main dans la nôtre afin de nous communiquer son esprit, sa force, son activité. Est-il une seule heure, un seul instant où il ne nous apporte son assistance ?

Et de quels moyens ne se sert-il pas ? Extérieurement, c'est une parole recueillie au pied de la chaire de vérité, une cérémonie religieuse, un événement, une page d'un livre, une nuit étoilée, un mot entendu par hasard, un accident, une séparation, une maladie, un deuil, un revers ; intérieurement, c'est une lumière ou une impulsion, une joie soudaine ou un dégoût profond, un attrait ou une répulsion, un souvenir, une crainte, une espérance, un remords, un avertissement, une voix intime, en un mot, qui tour à tour appelle, invite, reproche, exhorte, presse, persuade.

Eh bien, ce secours, à quoi nous oblige-t-il ? Il nous oblige à l'estimer, à le recevoir, à nous en servir.

I

Nous devons l'estimer. Je ne dis pas à sa juste valeur. Les éléments nous manquent pour l'apprécier comme elle le mérite. Il nous faudrait mesurer et tout ce qu'elle a coûté et tout ce qu'elle est en soi et tout le bien qu'elle a mission d'opérer. Notre-Seigneur, en parlant de ce trésor à la Samaritaine, disait : « Si tu savais le don de Dieu ! » Mais voilà, nous ne savons pas, nous ne saurons qu'au ciel. Sur cette terre, nous savons seulement qu'elle nous a été acquise par Jésus-Christ, qu'il en est la source, la cause efficiente et instrumentale. Nous savons que la T. S. Vierge en est la médiatrice, le canal, la dispensatrice et que les saints en sont pour nous les solliciteurs auprès de Dieu. Nous savons qu'elle est de tous les biens le plus précieux et le plus nécessaire, que la moindre parcelle en surpasse toutes les richesses de ce monde. Nous savons qu'avec elle les actions les plus vulgaires peuvent ajouter à la gloire de Dieu et accroître nos mérites pour le ciel. Nous savons que c'est elle qui éclaire notre route vers l'éternité, en signale les écueils, en découvre les pièges tendus par le démon, qui incline souvent notre volonté vers le bien, anime notre courage dans la lutte, dans l'épreuve, dans la tentation, qui affermit nos pas, qui nous relève de nos chutes, nous ramène au devoir, nous ranime dans nos défaillances.

Sachant tout cela, nous savons bien peu, mais nous en savons assez pour ne pas nous étonner que Dieu, en Père très aimant, soit toujours prêt à nous en enrichir, pour convenir que nous n'y avons pas attaché assez de prix, et pour la désirer avec toute l'ardeur qu'y mettaient les saints.

II

Nous devons en second lieu recevoir la grâce. Entendez que je veux dire : en prendre les moyens. Or, pour recevoir la grâce, il est nécessaire de la demander. Dans l'ordre habituel de la Providence, Dieu ne l'accorde qu'à la prière. Partout, dans la Sainte Ecriture, il nous exhorte à recourir ainsi à lui et ne met que cette condition, d'ailleurs facile, à ses largesses.

Pour recevoir la grâce, nous avons encore à la chercher là où Dieu en a mis les réservoirs ou les canaux.

Cherchez-la dans la lecture du saint Evangile, où tant d'âmes ont trouvé la lumière, où palpite le cœur de l'Homme-Dieu, où éclate sa divinité, ainsi que dans la lecture de livres pieux, de vies de saints personnages ; elle vous suggérera le mot que S. Augustin se disait à lui-même : « Ce que ceux-ci et celles-là ont fait, ne devrais-je pas le faire, moi aussi ? »

Cherchez-la au pied de la chaire de vérité, où le prêtre rompt chaque dimanche aux fidèles le pain de la parole sainte, les éclaire, les encourage, les console, les stimule, approprie ses conseils aux besoins de leurs âmes, les met en garde contre tout ce qui peut menacer leur vie chrétienne.

Cherchez-la dans les congrès, dans les réunions paroissiales ou cantonales où la jeunesse catholique est conviée. Il vous est bon de savoir, de sentir que vous n'êtes pas des unités, des exceptions ; que beaucoup d'autres partagent vos convictions, vos élans, votre idéal d'apostolat ; que vous pouvez, que vous devez être au sein de vos paroisses ce levain qui, mélangé à la pâte, en fait fermenter toute la masse. C'est aussi dans ces groupements que vous recevrez le mot d'ordre, les directives qui assureront le succès à vos essais d'action catholique.

Cherchez-la dans la dévotion à notre Mère du ciel. Je vous le disais il n'y a qu'un instant, si Marie n'est pas l'auteur, la source de la grâce, nul secours surnaturel ne nous vient que par elle et notre culte filial envers elle est tellement agréable à Dieu qu'à lui seul il nous obtient des faveurs qui sans lui ne nous seraient pas accordées. Aussi bien, voyez la très large part que l'Eglise fait à l'auguste Vierge dans sa liturgie.

Cherchez-la enfin et surtout dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Des confessions bien préparées font dériver dans les âmes les ondes du Sang rédempteur. La communion faite avec foi et piété, en nous unissant à Notre-Seigneur lui-même, en nous communiquant sa vie, ses vertus, sa force, nous apporte le plus puissant des renforts : c'est lui qui agit en nous, qui lutte et triomphe avec nous. Nous n'y croyons pas assez. Si nous en étions plus convaincus, de quoi, avec Jésus, ne serions-nous pas capables ? Les exemples des martyrs et des saints en témoignent.

III

De quoi serviraient l'estime et la réception de la grâce, si on ne la fait pas fructifier ?

Nous pouvons tout avec le secours de la grâce, mais la grâce ne peut rien sans nous. Dieu vient en aide à notre volonté. Il l'attire, il l'actionne, il en provoque les déterminations, il en accroît l'énergie, mais il ne la contraint pas. C'est à elle qu'il appartient d'agir.

Nous devons donc seconder l'action divine par notre docilité à y correspondre.

Et quels motifs puissants nous en avons !

Motif de convenance. La plus élémentaire politesse ne veut-elle pas que l'on accepte une gracieuseté ? Ce serait faire injure, manquer de savoir-vivre que de refuser. Et nous opposerions notre indifférence aux libéralités divines ! Nous repousserions la main secourable de Jésus !

Motif de gratitude pour la grâce elle même, pour l'amour qui l'a créée, pour le prix qu'elle a coûté à Notre-Seigneur, pour la générosité avec laquelle il nous la dispense.

Motif d'intérêt. N'oublions pas les avertissements que Jésus nous a donnés dans les paraboles des talents et du figuier stérile. Si un serviteur est dit inutile et condamné comme tel parce qu'il a non pas dissipé le bien de son maître, mais qu'il l'a enfoui et laissé ainsi improductif, que devons-nous attendre de notre négligence à faire valoir la grâce de Dieu ? Si le figuier a été maudit parce qu'il n'a pas porté de fruit contre l'attente de son propriétaire, ne faut-il pas redouter la stérilité de notre âme malgré toutes les prévenances divines à son égard ?

Vous, mes enfants, qui avez été plus privilégiées que tant d'autres par votre première éducation au sein de familles chrétiennes, par votre seconde éducation due à des maîtresses pénétrées de leur mission, par votre affiliation aux groupements catholiques, par les retraites ou par les congrès auxquels vous prenez part, vous n'avez pas le droit de gaspiller ces grâces en parlant, en agissant, en vivant à la manière des jeunes filles qui n'ont qu'une pâle teinte de religion. Oh ! ne laissez pas improductifs ces secours. Vos prêtres, l'Eglise, Dieu attendent beaucoup de vous. Ne décevez pas leurs espérances. Sœurs de notre Jeanne d'Arc, ayez au cœur la grande pitié de notre société, et à son exemple mettez votre zèle à vous sanctifier pour la rendre à Dieu. Ainsi soit il.

Pour la communion de clôture

LA COMMUNION, GAGE DE PERSÉVÉRANCE

Mes chères enfants,

L'Evangile nous dit que lorsque Jésus eut rendu la vie à la fille de Jaïre, il recommanda qu'on lui donnât à manger. Particularité unique, mais détail qui sous la plume de l'écrivain sacré comme dans la pensée du Sauveur, a sa haute portée.

Ainsi il ne suffisait pas que la vie et la santé fussent redonnées à cette jeune fille. Leur conservation demandait qu'elle s'alimentât. Les commentateurs de l'Evangile ont vu là l'image de la communion.

* *

Durant ces jours de bénédictions, vous n'avez pas eu à recouvrer la vie surnaturelle, mais vous en avez reçu l'accroissement, votre santé morale s'est fortifiée. Tout n'est pas fait. Vie et santé ne seront pas plus à l'avenir qu'elles ne l'ont été dans le passé à l'abri des dangers. L'ennemi de vos âmes ne désarme ni ne se lasse ; et vous portez en vous, comme nous tous, de perpétuels germes de maladie et de mort. Ne craignez pas : le remède, le préservatif est ici à votre disposition, toujours et gratuit.

Celui qui est « la résurrection et la vie » vous attend. Il se prépare à mettre le sceau aux grâces qu'il a daigné vous prodiguer au cours de ces saints exercices. Il va se donner à vos âmes ainsi préparées. Avec quelle profusion il va répandre en toutes vos facultés ses divines largesses ! Oh ! accueillez-le avec tout votre empressement, ouvrez-lui toutes les avenues de votre cœur, faites-lui fête comme à un père, à une mère, à un frère, à un ami, à un sauveur, car il est tout cela. Comme le Zachée de Jéricho, mettez à sa disposition toutes vos facultés. Comme les enfants de Jérusalem, portez en vos mains les feuillages, les rameaux de vos vertus. Chantez-lui l'hosannah

du divin amour. Acclamez-le comme le Roi pacifique qu'il est et qu'il veut être.

Mais pour que son triomphe n'ait pas l'éphémère durée de celui de Jérusalem, souvenez-vous que l'alimentation divine doit être renouvelée et que plus on la renouvelle avec foi, avec piété, plus on participe à la vie de l'Homme-Dieu, et plus on s'entretient dans sa jeunesse, dans sa vigueur spirituelle. « Je puis tout en Celui qui me fortifie, » disait S. Paul. Avec lui, qu'auriez-vous à craindre ? Vous viendrez donc souvent à cette fontaine d'eau vive, à cette source d'immortalité ; vous y mangerez le pain des anges, vous y boirez le vin qui suscite les vertus chrétiennes.

Il me semble qu'à cette heure Jésus regarde chacune d'entre vous et lui redit le mot qu'il adressait à la fille de Jaïre : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi. » Ma fille, ne vis plus dans l'oisiveté, dans l'inaction, dans l'immobilité spirituelle. Lève-toi.

Va dans ta famille, va dans ta paroisse, va dans ton milieu social, et là, porte-moi, donne-moi, fais-moi connaître, fais-moi aimer par tes vertus, fais rayonner autour de toi la charité, la paix, la bonté ; répands autour de toi ma bonne odeur, afin de me gagner des âmes.

Encore un dernier mot. Nul doute qu'après que l'enfant se fut levée sur son ordre, Jésus, comme il l'avait fait pour le fils de la veuve de Naïm, ne l'ait rendue à sa mère.

Mes enfants, à l'exemple de Jésus, en cette dernière entrevue, je vous remets à votre bonne Mère du ciel, je vous confie à sa maternelle protection. Je la prie de vous garder dans les saintes dispositions où je vous vois, de vous préserver du mal, de vous conduire aujourd'hui, demain, toujours jusqu'au seuil de la bienheureuse éternité, où nous nous retrouverons en sa douce compagnie dans la charité du Christ Jésus. Ainsi soit-il.

FIN

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Annonce de la Confirmation

LA RAISON ET LE CÉRÉMONIAL DE LA CONFIRMATION

Mes frères,

Lorsque vous conduisez pour la première fois vos enfants au collège ou en apprentissage, c'est tout un événement dans la famille. On ne s'est déterminé qu'après mûre réflexion et la chose ne se fait jamais sans une certaine solennité. Quelle ne doit pas être votre émotion à l'approche du jour où vous allez présenter ces chers petits au Pontife qui va leur administrer le sacrement de confirmation ? La raison de cette fête, les souvenirs qu'elle réveille dans vos cœurs, voilà ce que je voudrais vous dire en quelques mots.

I

Quand un enfant arrive à l'adolescence, c'est pour lui l'heure solennelle de l'épreuve. Le bien et le mal se présentent devant lui, et Dieu lui donne à choisir. Mais comme le mal s'offre à nous, d'ordinaire, avec plus d'attraits que le bien, le pauvre petit être, vu sa faiblesse, est fort exposé à se perdre, et pour toujours peut-être, si on le laisse abandonné à ses seules forces.

Bientôt aussi il rencontrera sur sa route les railleries des méchants. « Des railleries ? me direz-vous, la belle affaire ! Ce n'est pas bien à craindre. » Pour vous qui avez du jugement, du caractère, une moquerie, sans doute, n'est rien. Mais pour un chrétien faible et timide, c'est un épouvantail, un coup de foudre parfois. Il n'est même pas rare de rencontrer de vieux soldats qui n'ont jamais reculé devant l'ennemi et qu'une simple raillerie fait trembler.

Le jeune chrétien aura encore à lutter contre les mauvais exemples du monde, de ce monde corrompu et corrupteur qui ne recherche que les biens de la terre, les honneurs et les plaisirs. Témoin de ces mauvais exemples, ne sera-t-il pas porté à les suivre ? On se persuade aisément qu'il n'y a pas de mal à faire ce que tant d'autres se permettent, surtout quand ce sont des hommes en vue : des supérieurs, des parents, des maîtres.

Il faudra enfin faire face aux assauts du démon. Il n'est pas de ruse qu'il n'emploie pour nous perdre : pensées mauvaises, livres impies ou licencieux, compagnie des méchants, doutes sur la religion et mille autres tentations.

Voilà les dangers qui nous attendent, dès que nous comptons pour quelque chose dans le monde, dès que nous prenons place dans la société. Que deviendra donc un jeune chrétien sans expérience et en qui va bientôt se faire entendre la voix terrible des passions ?

Rassurez-vous, m. f. L'Eglise, mère vigilante et dévouée, s'empresse de lui venir en aide par le sacrement de confirmation, qui en fait un soldat de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit descend alors dans cette âme encore faible pour lui donner du courage et des forces. Il y descend en personne avec tous ses dons : sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte de Dieu. Et si le jeune soldat est fidèle à la grâce, il deviendra invulnérable et triomphera de tous ses ennemis. Voyez les Apôtres : avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, ils étaient lâches et timides ; mais, après avoir été fortifiés par sa vertu, rien ne les arrêta plus ; ils se répandirent par toute la terre, prêchant hardiment l'Evangile, sans craindre ni la prison, ni les tourments, ni la mort même.

Il y a donc un sacrement destiné à revêtir le chrétien d'une force surnaturelle, à lui communiquer les dons du Saint-Esprit et à le faire entrer pour tout le reste de sa vie dans la milice de Jésus-Christ ? Oui, m. f. Lisez l'histoire des premières années de l'Eglise. Vous y verrez que notre divin Sauveur avait promis à ses Apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit qui leur donnerait la force de confesser leur foi jusqu'au martyre ; que cette promesse s'est réalisée de la manière la plus merveilleuse, le jour de la Pentecôte ; que S. Pierre,

dans le premier discours qu'il adressa aux Juifs de Jérusalem, proclama que cette effusion des dons du Saint-Esprit s'étendrait à tous les fidèles ; que le premier souci des Apôtres, après la conversion des habitants de Samarie, baptisés par le diacre Philippe, fut d'envoyer S. Pierre et S. Jean pour leur imposer les mains et leur communiquer le Saint-Esprit ; que S. Paul, après avoir baptisé douze personnes à Corinthe, leur imposa les mains et fit descendre l'Esprit-Saint dans leurs âmes. Et ce rite, cette cérémonie de l'imposition des mains, l'Eglise l'a toujours regardé comme un sacrement auquel elle a donné le nom de confirmation, parce que c'est comme l'achèvement, le perfectionnement de l'œuvre commencée par le baptême.

A vrai dire, la confirmation n'est pas, comme le baptême, absolument nécessaire pour être sauvé. On peut aller au ciel sans l'avoir reçue. Néanmoins ce sacrement nous confère des grâces si abondantes et si précieuses qu'on se rendrait certainement coupable en négligeant de se les assurer à soi-même ou de les assurer à ceux que nous aimons. Je viens de vous dire quels ennuis il nous faut affronter : ennemis redoutables par leur force et par leur nombre. Tous les jours, ils font d'innombrables victimes, et parfois les plus solides vertus succombent à un assaut imprévu. Croyez-vous que vos enfants seront plus forts ou plus habiles que ceux que vous voyez capituler, rendre les armes ? Non, ils seront aussi faibles, aussi exposés qu'eux, si la grâce de Dieu ne les assiste. Et puisque la confirmation est le sacrement qui donne la force de combattre et de vaincre, la prudence pour éviter le danger et la sagesse pour persévérer, ne voyez-vous pas combien elle leur est nécessaire ?

Est-ce que le soldat se contente des armes qui lui sont absolument indispensables ? Ne se croit-il pas obligé de connaître tous les pièges, toutes les ruses de la guerre ? C'est ainsi, m. f., que le chrétien est tenu d'employer tous les moyens que Dieu lui a donnés pour se sauver. Celui qui les méprise s'expose volontairement à sa perte et commet une faute dont il est impossible de ne pas sentir la gravité. Mais, s'il s'agit d'un enfant, toute la responsabilité de cette faute retombe sur les parents : c'est évident.

Si un malade était sûr que sa guérison dépend uniquement d'un remède très simple et facile à prendre, l'excuseriez-vous d'imprudence mortelle, s'il négligeait ce moyen de salut ? Plus grave encore et plus inexplicable est la négligence du chrétien vis-à-vis du sacrement de confirmation, ou des parents qui privent leurs enfants de ce bienfait.

Du reste, l'importance que l'Eglise y a toujours attachée montre assez combien elle le croit utile à notre salut. Et à ce propos, laissez-moi vous citer un trait qui vous apprendra en quelle estime on tenait autrefois le sacrement dont nous parlons.

S. Martin, l'apôtre des Gaules, avait sacré, pour gouverner l'Eglise d'Angers, un saint prêtre, nommé Maurille, dont la vie continua d'être si pieuse et si édifiante que Dieu l'en récompensa dès ici-bas en le gratifiant du don des miracles. Or, un jour, une noble dame vint le prier d'accorder à son enfant malade la grâce insigne de la confirmation, afin que, s'il devait mourir, il ne parût point devant le Seigneur sans avoir été fortifié par la réception du Saint-Esprit. Au moment où cette requête lui fut présentée, Maurille se disposait à monter à l'autel ; il promit qu'il irait aussitôt après sa messe. Mais la mort le devança et, quand il arriva près de l'enfant, la pauvre petite créature venait d'expirer. Le saint évêque se reprocha avec larmes d'avoir différé sa visite et, afin d'expier ce qu'il estimait être une faute grave, il quitta secrètement la ville d'Angers et s'en alla dans une province éloignée pour y finir ses jours dans la retraite et la pénitence. Ses diocésains le recherchèrent partout et, l'ayant enfin découvert, ne lui laissèrent point de repos qu'il ne revînt parmi eux.

A peine de retour dans sa ville épiscopale, toujours préoccupé du même regret, pressé d'ailleurs par l'Esprit de Dieu, Maurille se fit conduire à l'endroit où l'on avait inhumé l'enfant, et là, prosterné contre terre, il répandit tant de larmes, il adressa à Dieu de si ferventes prières qu'un grand miracle s'accomplit. Le mort sortit de sa tombe et se dressa en silence devant le pontife stupéfait et inondé de joie, qui se hâta de lui administrer le sacrement de confirmation en lui imposant le nom de René. Mais, ô prodige ! au lieu de rentrer ensuite en son sépulcre, l'enfant ressuscité annonça que Dieu le rendait à la vie pour de longues années. Et, ce disant, il revint auprès de sa pieuse mère.

II

Mais à quoi bon, m. f., vous prêcher davantage les bienfaits de la confirmation ? N'en êtes-vous pas déjà convaincus ? Rien que ce nom, il me semble, suffit pour réveiller dans vos âmes un si doux souvenir ! Combien y a-t-il de cela ? Longtemps peut-être, vingt, trente, quarante ou même cinquante ans. Vous souvient-il de ce beau jour ? Vous étiez jeunes alors, et si pieux, et si purs, et si joyeux ! Vous revoyez-vous en habits de fête, le lendemain de votre première communion ? C'était dans votre église paroissiale ou dans une église aux environs. Les saints patrons de la région s'étaient donné rendez-vous à cette fête. Les anges s'inclinaient sur vous en priant. Il y avait là aussi les témoins d'ici-bas. Vos parents, vos amis se pressaient dans l'assistance ; vos prêtres remplissaient le sanctuaire ; vos parrains et vos marraines, comme des guerriers exercés déjà au maniement des saintes armes et prêts à couvrir leurs filleuls d'une forte protection de bons exemples et de saints conseils, étaient là, au poste d'honneur.

Vous avez été présentés à l'évêque, c'est-à-dire au chef autorisé de la milice sacrée, à celui qui a reçu mission de recruter, d'organiser et de diriger l'armée chrétienne. Le voyez-vous encore, debout à l'autel, dans tout l'éclat de sa parure pontifi-

cale, mitre en tête et crosse en main, représentant Jésus, roi des anges et des hommes, Jésus qui seul possède la plénitude de la grâce, et qui seul, par conséquent, peut la communiquer, par les mains du pontife, à l'âme de ses enfants privilégiés ?

Mais ces enfants, ont-ils les qualités requises pour être incorporés au service du Christ-Roi ? Sont-ils suffisamment instruits des doctrines de notre mère, la Sainte Eglise ? L'évêque a le droit de le savoir, lui qui est le surveillant de tout le troupeau, le père responsable de la famille. C'est pourquoi il vous a interrogés ou fait interroger avant de vous conférer le sacrement.

L'interrogation terminée, il a entonné l'hymne *Veni Creator,* ce cri de l'âme qui soupire après la venue du divin Esprit. Et gravement, posément, la mélodie sacrée déroulait ses pieuses strophes : « Venez, Esprit créateur, descendez dans les âmes de ceux qui sont à vous, et remplissez de la grâce d'En-Haut les cœurs que vous avez formés. Eclairez-nous de vos lumières, répandez votre amour dans nos cœurs et fortifiez sans cesse notre chair infirme et défaillante. Repoussez loin de nous l'ennemi de nos âmes et donnez-nous la paix. Guidés par vous, nous éviterons tout ce qui pourrait nous nuire. »

Quand les dernières notes du *Veni Creator* furent achevées, vous étiez à genoux, le front incliné, les yeux baissés. Ainsi, dans un champ de blé, les épis se courbent quand une brise d'été vient à passer au-dessus des sillons. Alors le pontife a élevé ses mains consacrées comme pour ouvrir les portes du ciel et pour en faire descendre la grâce qui fait les forts. Et sa voix disait : « Dieu tout puissant et éternel, qui avez daigné régénérer par l'eau et par le Saint-Esprit vos serviteurs ici présents et qui leur avez accordé la rémission de leurs péchés, envoyez sur eux, du haut du ciel, votre Esprit-Saint, votre Esprit consolateur, pour les enrichir de ses sept dons, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de crainte et de piété. Remplissez-les de l'esprit de votre crainte, et daignez, dans votre bonté, les marquer du signe de la croix de Jésus-Christ pour la vie éternelle. »

Cela dit, chacun de vous s'est approché de la Table sainte. L'évêque, trempant l'extrémité de son pouce dans le saint chrême, vous fit une onction sur le front en prononçant ces paroles sacramentelles : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec le chrême du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Puis, touchant légèrement votre joue, il ajouta : « La paix soit avec toi ! »

Toutes ces cérémonies avaient une signification très haute et très belle. C'était d'abord un grand honneur pour vous d'être marqués avec le saint chrême, la plus vénérable des trois huiles bénites que l'évêque consacre le Jeudi Saint et qui ne s'emploie qu'au baptême, à la confirmation, au sacre des évêques et des rois. Puis, que d'enseignements dans ce saint chrême composé d'huile et de baume ! L'huile, qui a propriété d'adoucir et de fortifier, vous faisait comprendre que la grâce du Saint-Esprit répandue dans votre âme vous adoucirait tout ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible et vous fortifierait pour l'observer avec courage. Le baume, par sa bonne odeur, vous prêchait l'obligation de donner le bon exemple autour de vous. En vous marquant au front, c'est-à-dire à la partie la plus apparente du corps, siège du courage et de l'honneur, l'évêque vous a signifié que vous n'aviez plus désormais ni à rougir de honte ni à pâlir de crainte devant les ennemis de notre sainte religion. Enfin, en vous frappant légèrement à la joue, il a voulu vous enseigner avec quelle patience et même avec quelle joie vous devriez supporter les moqueries, les humiliations, les mépris, les affronts et les persécutions les plus cruelles, plutôt que de renier votre foi.

C'en était donc fait. Vous étiez devenus soldats de Jésus-Christ. Le sacrement venait de vous être conféré. Toutefois la cérémonie n'était pas encore achevée. Nouveau chevalier dans la milice chrétienne, le jeune confirmé a donné son nom pour le livre où sont inscrites les recrues de l'Eglise catholique ; il a été marqué au front du signe qui fait les vaillants, avec l'huile qui fait les forts, les évêques et les rois, en présence de ceux que la langue de l'Eglise appelle ses pères et mères en Dieu ; il a reçu le signal des luttes à venir, comme autrefois les chevaliers français recevaient sur l'épaule un léger coup d'épée. Il lui reste à faire sa profession de foi. C'est le *Credo* qu'il récite comme la formule de sa croyance, et les deux grandes prières catholiques, le *Pater* et l'*Ave,* qui montrent sa confiance dans la prière et son dévouement à Jésus et à Marie. Un dernier chant, une dernière invocation, une dernière bénédiction de l'Evêque pour implorer en votre faveur la persévérance dans le bien, et vous vous êtes retirés : tout était fini.

* *

J'ai voulu, m. f., vous rappeler ces détails impressionnants, réveiller dans vos âmes ces lointains souvenirs. Pourquoi ? Pour vous remettre sous les yeux votre dignité et votre devoir. Chrétiens, sur votre âme il y a un signe, une croix, la croix de votre baptême, l'armoirie sanglante, le cachet de Jésus Rédempteur. L'inscription porte ce mot : *Christi.* Cette âme est au Christ. Et du ciel, en effet, Jésus vous montre à ses anges, à ses saints et à sa mère, en disant : « Vous voyez bien cette âme ? Elle est à moi, je l'ai rachetée au prix de mon sang. » Vous êtes encore marqués du signe du Saint-Esprit, l'Esprit des divines promesses, d'un caractère persistant et indélébile. Sans doute, le chrême de la confirmation, qui a brillé un instant sur votre front, s'est effacé depuis longtemps, mais le signe, le caractère sacramentel reste gravé sur votre âme. Vous êtes marqués pour le temps et pour l'éternité. Et plaise à Dieu qu'aucun de vous ne déserte jamais l'armée sainte dont il porte l'uniforme. Même à travers les rangs ennemis, il ne pourra jamais s'en dépouiller. En le

voyant, le chef de la grande révolte, Satan, et ses ministres, les démons, le reconnaîtront facilement. « C'est un transfuge ! » diront-ils, car la trahison n'aura pu effacer son caractère de chrétien et de confirmé.

Mais non, n'est-ce pas ? vous ne voudrez pas mentir aux promesses de votre baptême et de votre confirmation, et vous serez toute votre vie de bons soldats du Christ Jésus ! Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

X

MARIE A BETHLÉEM

Les mois qui suivirent furent les plus heureux de l'existence de Marie. Mois sans inquiétude, sans nuages, passés dans la prière, l'action de grâces, l'extase de l'attente, la longue pensée du Sauveur, les divins entretiens avec le Fils de Dieu, son propre fils, qu'elle portait dans son sein.

I

Un édit d'Auguste avait paru qui ordonnait le dénombrement de l'empire. César avait eu la pensée de faire un cadastre général ; Auguste reprit ce projet auquel il ajouta le recensement de tous les sujets de Rome. On obtiendrait ainsi le tableau orgueilleux de la puissance romaine, formidable avec ses légions, ses flottes, ses ressources, ses alliés dans tout l'univers. La Judée était une nation alliée.

Il y eut deux dénombrements. Il s'agit ici du premier, qui se fit sans violence, parce qu'Hérode, ami des Romains, en prit la direction, et que c'était un homme politique prudent, épargnant son peuple. Cet édit mit en mouvement le monde entier, mais, dans la pensée divine, il n'avait qu'un but : c'était d'amener Marie et Joseph à Bethléem, où, suivant les prophètes, devait naître le Messie.

Pour le recensement, en effet, les Juifs venaient se faire inscrire dans leur pays d'origine, où se conservaient avec soin les tables généalogiques. Joseph, étant de Bethléem, devait venir à Bethléem, la patrie de David, le grand aïeul. Marie l'accompagna, parce que leurs aïeux étaient communs, et peut-être aussi en sa qualité d'héritière d'Anne et de Joachim.

C'était l'hiver. Ils quittent Nazareth pour entreprendre ce pénible voyage. Quatre longues journées de marche, et Marie proche de son terme. Les chemins sont durs par ces terrains pierreux ; Joseph marche à pied, Marie chevauche peut-être une humble monture, comme les pauvres. Partout ils rencontrent les souvenirs des aïeux, de Jacob, de David, le roi si longtemps fugitif, et leurs exemples de foi, d'endurance, leurs épreuves les encouragent. Ils aperçoivent enfin les toits dorés du Temple, réparé par la magnificence d'Hérode. Leurs cœurs volent au Saint des Saints, et y adorent la majesté de Dieu. Voici enfin Bethléem, sur le penchant d'un coteau de vignes et de figuiers. La petite cité est pleine d'étrangers. Comment y obtenir un abri ? C'est la grande préoccupation de Joseph.

A l'entrée se trouve le khan, l'hôtellerie, bâtiment carré dont les côtés sont couverts, avec, à l'intérieur, une cour ouverte, pour y loger les bêtes de somme. Mais tout est envahi, et la nuit s'approche. Joseph s'enquiert. On lui répond : « Il n'y a pas de place ! » Il y a longtemps qu'il a quitté Bethléem, il n'y est plus connu. Il erre dans les rues avec Marie : toutes les maisons sont remplies. Ce n'est pas que les habitants de Bethléem soient inhospitaliers ni durs, mais dans leurs demeures ils ne peuvent même pas offrir un coin abandonné. Ainsi les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de Dieu venant au monde n'aura pas même une pierre où reposer sa tête.

Joseph se souvient qu'il y a, tout près de Bethléem, des excavations, des grottes dans les montagnes calcaires, et que souvent on s'en sert comme d'étables pour les animaux. Il découvre une de ces grottes, où les hôtes de la veille ont laissé de la paille, la litière de leurs bêtes. Il y entre avec son épouse, heureux de trouver là, du moins, la solitude et le silence. Ils s'y recueillent, l'âme pleine d'actions de grâces, attendant l'heure de Dieu. C'est le moment le plus solennel pour l'humanité. Le ciel est attentif, si la terre paraît indifférente et froide ; les anges invisibles peuplent la bienheureuse grotte et adorent. Ils contemplent Marie, la Mère de Dieu, devant laquelle ils humilient leur gloire. Il y eut là une heure vraiment divine, où, malgré le dénuement de la journée et de la nuit, Marie se croit transportée au ciel, où elle voit le Père qui la bénit et le Saint-Esprit qui la sanctifie comme le plus auguste des sanctuaires.

Alors l'Enfant-Dieu paraît : il a traversé le sein virginal de Marie comme le rayon du soleil traverse le pur cristal ; il s'en est détaché, dit S. Jérôme, comme le fruit mûr se détache de la branche. Marie contemple son Fils, qui lui sourit, et elle se hâte de l'envelopper de langes, pour qu'il n'ait pas à souffrir du froid, et elle s'arrache à sa contemplation pour accomplir ce pieux devoir maternel. Elle le couche dans la crèche destinée aux animaux, sur la paille qu'elle a préparée de ses mains tendres que guide l'amour, et alors seulement elle s'abandonne à la prière, à la reconnaissance, à l'humilité qui se confond, à l'extase de l'adoration maternelle.

Jouissez, ô Marie, de ces bienheureux instants d'un bonheur parfait. Vous avez déjà été à la peine et vous en recevez la récompense. Joseph, votre époux, n'ose s'avancer ni paraître ; il remercie Dieu et s'efface. L'épreuve viendra bientôt, alors il se souviendra de cette naissance divine, et cela lui rendra toute confiance, avec un courage que rien ne saurait abattre. Le mystère se découvre peu à peu dans son âme ; il comprend la miséricorde divine ; ce qu'il ne comprend pas

cependant, c'est qu'il ait pu être associé à ce mystère, comblé ainsi des grâces divines, comme ces anges dont il entend la voix et qui chantent dans la nuit sereine : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ! »

II

Car au dehors, dans la vallée, parmi les champs où Booz avait laissé glaner Ruth, il y avait des bergers qui gardaient leurs troupeaux, en comptant les veilles de la nuit. Comme David autrefois, ils étaient prêts à les défendre contre les bêtes sauvages. Il était minuit. Le ciel était splendide et plein de joyeuses étoiles, qui, semblables à des yeux brillants, semblaient regarder cet ineffable mystère et s'y associer par leurs scintillements. Il y avait de l'allégresse dans l'air et dans les cœurs des pasteurs, qui trouvaient à cette nuit un charme qu'ils n'avaient jamais goûté. « Tout à coup l'ange du Seigneur leur apparut, la gloire du Seigneur les enveloppa et ils furent saisis d'une grande crainte. » Ils se rappelaient les prodiges du Sinaï qui avaient laissé dans l'âme du peuple d'Israël des souvenirs terribles. Sur le sommet de la colline, la petite cité de Bethléem était endormie. Ce n'est pas à elle que la céleste apparition se manifeste, peut-être parce que la veille elle a montré de l'indifférence pour Joseph, si anxieux à chercher un abri, et pour Marie dont la vue touchante eût ému des cœurs de pierre. L'ange se montre à des pasteurs, à des hommes simples et droits qui comprendront ce que les sages de la terre auraient dédaigné : il leur parle, il les rassure.

« Ne craignez pas, leur dit-il, je vous annonce une grande joie pour vous, pour tout votre peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Les pasteurs écoutaient, ils regardaient, ils admiraient. Comme tous les Juifs, comme la Samaritaine même, ils savaient que le Christ était attendu, et ils croyaient qu'il viendrait plein de gloire, qu'il naîtrait dans un palais et qu'il serait le magnifique roi d'Israël. Mais que leur disent les esprits célestes ? Qu'il est né dans une pauvre grotte, comme un enfant abandonné, et qu'il est enveloppé d'humbles langes. Cela ne les scandalise point toutefois ; ils croient à la parole de l'ange, sans aucune hésitation. Voici d'ailleurs que tout à coup ils voient, non plus un ange seul, mais une multitude d'anges, toute une armée céleste, qui loue Dieu et qui chante : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Ils prêtent l'oreille à ces mélodies qui n'ont rien de terrestre, à ces harmonies merveilleuses qui ne chantaient que pour les âmes pures et naïves, et que n'eussent point perçues les esprits orgueilleux. Les anges sont déjà remontés dans les cieux que ces bons bergers écoutent encore, ravis et de cette vision et de cette rencontre.

Revenus à eux, ils demeurent sous le saisissement de ces réalités divines et se disent aussitôt : « Allons à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait savoir. »

Et ils se hâtent, ils montent la pente rocailleuse qui mène à Bethléem, ils arrivent à la grotte et ils y trouvent Marie qui adore, dans son attitude virginale, le petit enfant qu'elle a déposé sur un peu de paille dans une mangeoire d'animaux. Leurs yeux ne peuvent se détacher de ce spectacle. Elle est si belle, si sainte, qu'ils la prennent pour un de ces esprits célestes qui vient de leur parler et de chanter la gloire de Dieu. A côté d'elle ils voient un homme, un peu dans l'ombre, qui se fait oublier et qui prie de toute son âme, Joseph. Mais ils regardent surtout le petit enfant qui daigne leur sourire et dont les yeux se reposent pour la première fois, non sur de grands personnages accourus auprès de son berceau, mais sur des bergers candides, sur des enfants du peuple qui sont les hommes de bonne volonté célébrés par les anges.

Voient-ils près de la crèche l'âne et le bœuf traditionnels ? L'Evangile ne le dit pas et leur présence n'est sans doute qu'une pieuse légende. Mais toute la nature s'est émue dans cette nuit de Noël pour adorer et aimer à sa manière le Créateur de la nature.

Le jour va bientôt paraître ; ils voudraient toujours demeurer là, auprès de l'enfant, auprès de Marie, absorbée dans l'amour et la méditation, qui « conserve toutes ces choses et les repasse dans son cœur. » Le soin de leurs troupeaux les rappelle ; ils se lèvent, jettent un dernier regard sur l'enfant qui leur sourit toujours et semble les remercier, leur dire adieu et les bénir.

Quand ils redescendent dans la plaine de Booz, ils rencontrent des habitants de Bethléem à qui ils racontent ce qu'ils ont vu : l'ange qui leur a apparu, les chants célestes, leur visite à la grotte, la jeune mère au visage angélique, l'enfant si beau, et personne ne doute de la vérité de leur récit, tant il y a de conviction et de certitude dans leurs paroles.

Et ils s'en retournent auprès des autres pasteurs leurs compagnons, glorifiant Dieu et le louant de tout ce qu'ils ont vu et entendu, et de ce que tout ce qui leur a été dit s'est réalisé. (Luc, II, 6-21).

Bethléem s'est-elle émue de la parole de ces bergers ? Il semble plutôt que le silence se soit fait sur ce merveilleux événement. Huit jours après, pour la circoncision de l'enfant, l'Evangile ne mentionne personne autour de la crèche. S. Luc nous dit seulement qu'on lui donna le nom de Jésus, qui avait été apporté du ciel par l'ange : Jésus, c'est-à-dire sauveur. L'enfant divin versait ainsi les premières gouttes de son sang pour nous racheter, et Marie continuait à méditer, à prier, à repasser toutes ces choses dans son cœur.

XI

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Une tradition a placé à la grotte de Bethléem un âne et un bœuf, tradition touchante qui nous montre en ces deux animaux comme une bonté native qui les porte à se courber sur l'Enfant Jésus pour réchauffer ses membres transis. Elle est très ancienne et l'Eglise l'a conservée pour les suaves enseignements qu'elle renferme. Elle a dû être inspirée par ces paroles du prophète Isaïe : « Le bœuf a connu son maître et l'âne l'étable de son Seigneur ; Israël ne m'a pas connu et mon peuple n'a pas eu l'intelligence de m'adorer. » (I, 3).

I

Combien de temps Marie, Joseph et l'Enfant demeurèrent-ils à Bethléem, nous l'ignorons. Ils durent y rester au moins jusqu'à la présentation de l'Enfant au Temple. Joseph tout d'abord chercha à Bethléem une maison qui pût les abriter et ils y vécurent plongés dans l'action de grâces et l'adoration. Ce furent de bien douces journées pour le cœur de Marie, les seules vraiment heureuses, parce que de l'avenir elle ne savait que des choses vagues. Son bonheur ne sera pas long, car le voile qui lui cachait sa destinée va se déchirer brusquement au Temple, la laissant en proie à une douleur que le temps, en la rapprochant de l'événement, ne rendra que plus aiguë.

Pendant quarante jours, une femme qui avait mis au monde un fils premier-né devait rester éloignée du Temple. Ce temps, elle le passait dans sa demeure, jusqu'au jour où elle était purifiée par l'offrande d'un sacrifice. Marie était toute pure; cette loi n'était donc pas faite pour elle. Elle s'y soumit cependant, pour nous apprendre que toute loi est sacrée et mérite le respect. D'ailleurs la solitude avec Joseph, et mieux encore avec Jésus, c'était le ciel.

On se la figure, le quarantième jour, sur la route de Jérusalem, avec S. Joseph, et portant avec amour l'Enfant Jésus. Elle marche dans l'allégresse de son âme, passe auprès du tombeau de Rachel qui fut tant pleurée par Jacob, et déjà elle aperçoit les remparts, les tours et les dômes de la cité. Ses yeux et sa pensée s'arrêtent surtout sur le Temple où Dieu réside. Elle s'empresse dans les rues de la ville, elle jette un regard sur la maison bien-aimée de ses parents, elle pénètre dans l'enceinte du Temple et se procure deux tourterelles pour les remettre aux prêtres. La loi exige bien qu'on présente un agneau d'un an, mais pour les pauvres elle se contente de deux petits de colombes. Marie, par humilité, veut se mettre au rang des pauvres, puisque son Fils est né dans la pauvreté, lui, le créateur du monde et le Fils de Dieu.

Elle est reçue au Temple par le prêtre qui se trouvait ce jour-là en fonction. Elle était radieuse, toute joyeuse de lui présenter son enfant.

« Or, rapporte S. Luc, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit était en lui et il lui avait été révélé par cet Esprit de Dieu qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. » (Luc, II, 26).

Quel était donc cet homme qui possédait l'Esprit de Dieu et à qui le Saint-Esprit faisait de telles révélations ? C'était à coup sûr un scribe savant et pieux. Il avait étudié les Livres Saints, et il s'était convaincu que la venue du Messie était prochaine et il attendait que vînt le Consolateur d'Israël. Certains ont conjecturé qu'il était le fils d'Hillel et le père de Gamaliel. Hillel était un maître miséricordieux et doux, qui disait : « Aime et recherche la paix. Aime les hommes et rapproche-les de la Loi. Si je ne prends soin de mon âme, qui le fera pour moi ? » Sa doctrine était opposée à celle de la dure école de Shammaï, qui outrait les prescriptions de la Loi et qui imposait au peuple des fardeaux qu'il n'essayait même pas de soulever. Siméon était donc un homme vertueux et bon, comme son père. Il sut que Jésus était le Christ, et sans doute qu'il l'enseigna, car sa mémoire demeura exécrée des Pharisiens. Son fils Gamaliel ne suivit pas tout d'abord son exemple. C'était un docteur instruit, juste et doué d'un rare bon sens. S'il n'embrassa pas tout d'abord la doctrine du Sauveur Jésus et garda des attaches avec les Pharisiens, il pencha toujours en faveur des Apôtres et des disciples, et prit hardiment leur défense au Sanhédrin. (Act., V, 34). Il mourut chrétien.

II

Siméon fut donc conduit par l'Esprit-Saint au Temple. Il y était quand Marie et Joseph y arrivèrent. Il vit une jeune femme qui tenait son enfant et qui était heureuse de le présenter à Dieu. Rien cependant ne la distinguait des autres femmes, sauf sa pure beauté, une expression virginale, avec une joie surnaturelle qui rayonnait sur son front. Elle était comme les femmes du peuple, pauvrement, mais décemment vêtue. Avec ses yeux de prophète, Siméon reconnut en Marie la Mère de Dieu et, dans l'enfant, le Fils de Dieu. Il les regarda avec amour et reconnaissance. L'Esprit-Saint ne l'avait pas trompé : c'était la Vierge d'Isaïe, c'était l'Emmanuel; c'était la consolation qu'il attendait.

Alors il prit l'Enfant dans ses bras et sa bouche s'ouvrit pour un cantique qui lui était dicté par l'Esprit-Saint : le *Nunc dimittis*.

Les assistants étaient nombreux : c'étaient les membres de la famille et les familiers du Temple. Ils écoutaient la douce musique de ces paroles et ils y ajoutaient leur concert de louanges. « Et le père et la mère de l'Enfant étaient dans l'admiration des choses qu'ils entendaient dire de lui. » Siméon les regardait ravi lui-même, et « il les bénit. » Tout à coup l'avenir se découvrit à ses yeux. Il considéra Marie et son Enfant, cette vierge, cette mère si heureuse, et il laissa tomber ces paroles de sa bouche de prophète :

« Cet Enfant est au monde pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël. Il sera un signe auquel on contredira. Et vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. Par lui seront découvertes les pensées que beaucoup cachent dans leurs cœurs. »

Marie pâlit. Tout son bonheur s'échappa de son âme, comme le sang qui jaillit d'une blessure. Elle venait de sentir la pointe du glaive qui l'avait pénétrée. Quoi ? cet enfant innocent, si pur et si bon, serait l'objet de la contradiction ! Il serait repoussé par les hommes qu'il venait sauver ! Telle serait la récompense de ses immenses bienfaits ! Il est vrai que le prophète avait dit qu'il serait aussi « la résurrection d'un grand nombre en Israël » ; mais elle ne se consolait pas à la pensée qu'il serait persécuté et que l'amour attirerait la haine. On connaîtrait alors les pensées des cœurs ; on verrait ceux qui servent Jésus-Christ, non pas pour lui, mais pour eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent leur intérêt. On verrait ceux qui sont les vrais fidèles, ceux qui aiment vraiment ; on verrait aussi les égoïstes dont le zèle est intéressé, les lâches qui fuient devant la persécution et les âmes généreuses prêtes à tous les sacrifices pour l'Evangile.

Elle méditait en silence ces dures paroles qui lui disaient ce que serait sa vie. Elle était résignée, elle acceptait, mais son cœur était brisé. Et telle serait aussi la vie de ceux qui s'attacheraient à son Fils et qui voudraient « vivre pieusement avec le Christ Jésus. »

« Or parmi la foule des assistants, il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, « de la tribu d'Aser, » d'un âge avancé. Elle avait vécu sept ans avec son mari. Elle était restée veuve ensuite et était alors âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait pas le Temple et servait Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. » Elle était survenue au moment où Siméon prononçait cet oracle terrible, guidée elle aussi par l'Esprit-Saint. Elle avait reconnu l'Enfant divin et elle bénissait Dieu, « parlant de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » (Luc, II, 38). Elle avait mérité par sa piété d'être la première qui fît connaître Jésus, le fils de Dieu et le fils de Marie.

III

« Lorsqu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. » (Luc, II, 39).

Le retour de la Sainte Famille à Nazareth n'eut lieu qu'après l'exil d'Egypte. Elle revint d'abord à Bethléem. Bientôt les Mages arrivèrent à Jérusalem. C'étaient des hommes instruits qui adoraient le vrai Dieu. Leurs pères avaient connu Daniel à la cour de Nabuchodonosor ; il leur avait appris qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, le Dieu des Juifs, et que le Messie attendu viendrait après soixante-dix semaines d'années. C'est pour le voir qu'ils se mirent en route vers Jérusalem, poussés par l'Esprit de Dieu et guidés par l'étoile. On sait comment Hérode les envoya à Bethléem pour qu'ils lui découvrissent l'endroit « où était né le roi des Juifs. » Il avait l'intention de le faire mourir. Ils le trouvent, conduits par l'étoile qui a reparu, et ils lui offrent leurs riches présents. Ils voient « Marie, sa mère, » et, avertis par le ciel, ils ne repassent point par Jérusalem. Alors Hérode, déçu et irrité, ordonne le massacre de tous les enfants de Bethléem et des environs, âgés de moins de deux ans. Mais l'ange du Seigneur apparaît à Joseph en songe, et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Egypte. Tu y demeureras jusqu'à ce que je te dise de revenir. Car Hérode cherche l'Enfant pour le faire mourir. » (Matth., II, 13).

Cette nuit là même, Joseph prend le chemin de l'Egypte, emmenant Marie et l'Enfant. Après trois jours de marche ils sont en sécurité dans la terre d'Egypte, dont le premier Joseph assura la prospérité. Ils durent s'établir à Héliopolis, près du Caire, où l'on vénère encore un sycomore qui les aurait abrités. Pour Marie, c'est le glaive de douleur qui se fait sentir, dans le péril, le dénuement, l'exil. Mais elle peut s'appuyer sur le bras et sur l'amour vaillant de S. Joseph, et le sourire de Jésus lui fait oublier toutes ses peines. Avec Jésus, c'est toujours le paradis.

Pendant ce temps, les missionnaires d'Hérode viennent exécuter ses ordres sanglants. Des cris d'effroi se font entendre dans toute la contrée. Rachel semble se réveiller dans son tombeau pour pleurer ses fils et « elle ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus. » Seul Jésus échappe à cet égorgement qui consterne les mères.

Dieu ne laisse pas longtemps ce forfait impuni. Hérode est frappé d'un mal horrible et il meurt dans les plus atroces souffrances.

L'ange du Seigneur apparaît de nouveau en songe à Joseph, en Egypte, et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël. Ils sont morts, ceux qui en voulurent à la vie de l'Enfant. »

Il part aussitôt, gagne la terre d'Israël, s'informe et apprend qu'Archelaüs règne en Judée à la place de son père. Où doit-il se rendre ? Il consulte le ciel et « averti en songe, il se retire en Galilée » (Math., II, 23) et il revient habiter la ville de Nazareth.

Marie, la fleur de Jessé, demeurera enfin dans la plus douce paix à Nazareth, la fleur de la Galilée.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VII

AU SERVICE DE DIEU

Mon cher cousin, Mademoiselle,

Je fais, en cette minute, figure d'usurpateur. Est-ce bien moi qui devrais vous adresser la parole et recevoir votre consentement mutuel, alors que je vois à mes côtés deux prêtres qui eussent,

pour votre plus grand avantage et pour notre plus grand plaisir à tous, rempli, avec autorité et talent, cette double fonction : votre pasteur, Mademoiselle, qui vous connaît bien et qui va, j'en suis sûr, tant regretter votre départ, à cause des exemples que vous donniez dans sa paroisse ; votre parent, M. le Doyen de L., qui me cède une place qui lui appartenait, j'en ai l'impression, plus qu'à moi !.. Je pense que votre fiancé a *exigé*, et que vous vous êtes soumise : c'est de bon augure pour demain !

Il reste que j'ai le devoir de dire à ces vénérés confrères toute ma reconnaissance profonde pour le sacrifice qu'ils s'imposent ce matin, afin de me réserver, mon cher cousin, la joie très grande de bénir votre union avec l'élue que la divine Providence vous destinait. Laissez-moi vous féliciter de l'avoir découverte. D'associer votre vie à la sienne, vous n'aurez qu'à vous louer, si j'en crois la renommée.

Je suis heureux, en mon âme de prêtre, de vous voir entrer dans notre famille, Mademoiselle ; car la vôtre est chrétienne, et vous avez merveilleusement profité des leçons et des exemples qu'elle vous a prodigués. Mon cher Gabriel vous a bien comprise, puisque du premier coup il s'est rendu compte que, non seulement pour vous faire plaisir, mais surtout pour être digne de vous, il devait s'efforcer d'être lui-même chrétien et de se mettre au service de Dieu.

* *

Au service de Dieu ! Voilà désormais tout votre programme. Marchez juqu'au bout dans la voie que le Maître vous trace.

Beaucoup, à notre triste époque, où les plus belles choses sont enlaidies, les plus hauts idéals rabaissés, les plus nobles sentiments violés, beaucoup trop ne comprennent plus le mariage. Pour eux, il n'est guère qu'une « amusette, » avec quoi l'on joue quelque temps et puis que l'on brise à son gré, quand elle a cessé de plaire ; ou bien (ce qui ne vaut pas mieux) un voile qui cache des vilenies : on n'a pas tant cherché un cœur à aimer et dont on serait aimé, qu'un complice !...

Vous savez, vous, — il faut que vous compreniez de plus en plus, tous les deux, et de mieux en mieux, à mesure que les années passeront, — que le mariage est une chose sainte qu'on n'a pas le droit de prendre à la légère, encore moins de profaner.

Il est saint dans son origine : le premier fut l'œuvre de Dieu même.

Il est saint par l'empreinte divine dont N.-S. Jésus-Christ l'a marqué : il l'a élevé à la dignité de sacrement, tout comme le Baptême qui fait les chrétiens, tout comme l'Ordre qui fait les prêtres.

Il est saint dans son but : il unit entre elles deux créatures qui participeront, selon sa volonté, à l'action du Créateur.

Mais le mariage ne garde ce caractère sacré que si ceux qui le contractent y consentent.

Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! notre société désaxée s'en va à la dérive, parce que, oubliant qu'ils ont été fondés devant Dieu, ou plutôt sur Dieu, et refusant de lui donner la première place, les foyers ne sont plus chrétiens.

C'est des familles qu'est faite la société. Elle ne vaudra que ce qu'elles vaudront. Si les familles ne sont pas chrétiennes, la société ne le sera pas non plus ; et voilà le grand malheur.

Je pense au divorce impie, avec toutes ses conséquences terribles, surtout pour les enfants, languissant dans la vie, comme des orphelins, pires que des orphelins, — sachant qu'ils ont un père et une mère, mais pas de cœur paternel, pas de cœur maternel, où pouvoir se blottir, chaudement, dans l'intimité d'un foyer.

Je pense à ces maisons sans berceaux, — alors qu'il nous faudrait des berceaux innombrables pour compenser d'innombrables tombes, pour faire hésiter et reculer les nations de proie qui convoitent toujours nos plaines et nos coteaux en vue d'y loger et d'y nourrir l'excédent de leur population. Oh ! égoïsme affreux, égoïsme criminel, qui recule devant le sacrifice, établit l'homicide à l'état de coutume, perd les âmes et tue la Patrie !

Je pense aux générations grandissant sans idéal, comme l'herbe qui pousse au bord des chemins, sans culture, à qui l'on ne donnera d'autre but que le bien-être et le plaisir, sur qui la société ne pourra pas compter, parce qu'on n'aura pas su les « élever », — les « élever », au beau sens, au sens vrai du mot. Car (il serait dangereux de s'y tromper) il n'y a pas d'éducation possible sans loi morale ; mais il n'y a point de loi morale sans le Décalogue. Je sais bien que l'on a voulu se passer du Décalogue : nous sommes, justement, en train d'en mourir ! Rien, je l'affirme avec toute l'Eglise et avec tous ceux qui consentent à réfléchir, rien n'est capable de remplacer, aussi bien pour les individus que pour les familles et les nations, la vieille morale chrétienne. Elle seule a ce qu'il faut pour former les consciences, garder purs les cœurs et élever les âmes, — donc façonner des hommes, des femmes de valeur : bref, cette élite à laquelle, pour son salut, aspire la France.

* *

J'ai signalé, plus que je ne les ai dépeints, l'erreur et le mal, afin que, par constraste, vous voyiez la vérité et le bien et que vous vous y attachiez.

Vous aurez compris la nécessité de faire de votre foyer naissant un foyer selon l'ordre de Dieu, une façon de sanctuaire où les âmes, selon le mot d'un saint Père, « s'allumeront l'une à l'autre comme des flambeaux. » Chez vous, c'est Dieu qui occupera la première place ; c'est Dieu qui présidera ; c'est Dieu qui sera le chef de famille. Chez vous, époux et épouse, père et mère, parents et enfants, on sera chrétien : chrétien, pas de nom, mais de vie. Chez vous, on ne mettra son espérance qu'en Dieu, on n'attendra la lumière dans les heures troubles (il y en aura), le secours avec la force dans les heures difficiles (il y en aura aussi), que de Dieu. Chez vous, enfin, on s'aimera d'autant mieux que davantage, ensemble, l'on aimera Dieu.

Et vous serez heureux, toujours, autant qu'on peut l'être ici-bas !

Mon cher cousin, Mademoiselle, daigne Jésus vous bénir !

Je l'en prie de tout cœur, en union avec vous, avec les prêtres qui vous honorent de leur présence, avec vos chers parents, vos amis ; en union aussi, n'est-ce pas ? avec les bien-aimés dont les âmes immortelles se penchent vers vous, comme eût dit S. François de Sales, sur les balustres du ciel.

Que le Seigneur tout-puissant et infiniment bon vous éclaire, vous fortifie, demeure avec vous, pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 maii 1935.

Eug. Lindecker, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

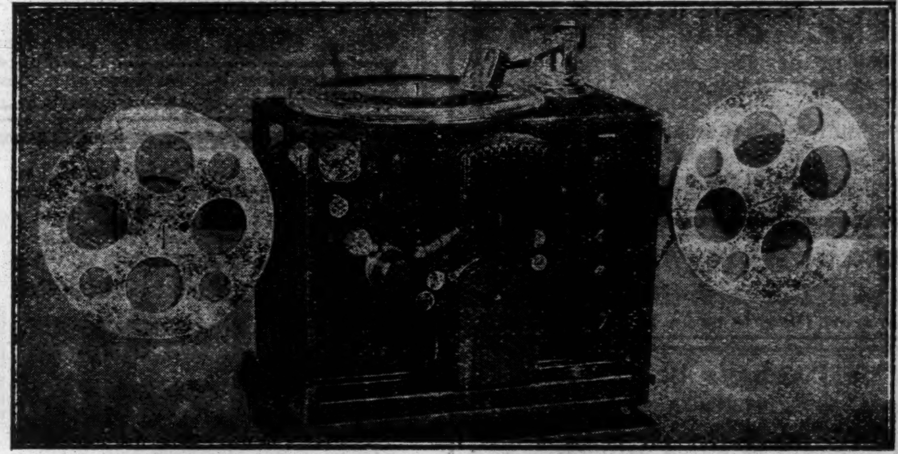
LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LE CINÉMA PARLANT A LA PORTÉE DE TOUS

Pour Patronages

Salles d'Œuvres

Salles Familiales



Un ensemble complet en deux valises

8.750 fr.

en ordre de marche

LE "RADIO-CINÉMA 16" EST PORTATIF SIMPLE ROBUSTE.

Il passe tous les films formats réduits 16 m/m parlants et sonores ou muets, et, de plus, est livré avec un pick-up de haute qualité.

UNE PRISE DE COURANT ET VOTRE APPAREIL FONCTIONNE.

UNE TRÈS BELLE SÉLECTION DE FILMS EST A VOTRE DISPOSITION.

QUELQUES TITRES

Verdun, vision d'Histoire.
Chevaliers de la montagne.
Les deux mondes.
Le Courrier de Lyon.
Baroud.
Primerose.
Fantomas.
Meurtres.
Le retour de Raffles.
Le Picador.
Manolesco, roi des voleurs.
Le calvaire de Michel Ferrier.

MIREILLE

LA MERVEILLEUSE TRAGÉDIE DE LOURDES.

DES DESSINS ANIMÉS — DES DOCUMENTAIRES

DES COMÉDIES — DES COMIQUES

Cie RADIO-CINÉMA

Siège social : 79, Bd Haussmann, PARIS. — Téléph. Anjou 84.60 (16 lignes).

AGENCES : Marseille - Bordeaux - Lille - Lyon - Alger.

Si vous désirez équiper
vos cloches
électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises
en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE
ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

CHAUFFAGE DES EGLISES
par L'AEROTHERME " ETNA " bté S. G. D. G.
jusqu'à 50.000 m³ par l'air chaud pulsé
à + 12° degrés garantis
Se reporter à l'annonce complète paraissant
le 1er jeudi de chaque mois.
Prix à partir de 5.800 fr.
D. GUIGUET, Ing. const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 14 fév de l'*Ami*).

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...
Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes
Société à responsabilité limitée au Capital
de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

Fonderie spéciale
de
CLOCHES & CARILLONS
SONNERIE ELECTRIQUE
Concessionnaire régional de
l'Angelus Electro automatique.
Mon J. L. U. Dencausse
M. Fourcade, Ingr I. C. A. M., successeur,
38, rue Eugène-Ténot. TARBES

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 18 avril, page 139.

LE
CAFÉ MARTIN
Dépôts
Paris, Banlieue, Province
Paris / Banlieue } les 250 grs 4 fr. 40
Province { les » 4 fr. 60
Le **"Café Martin"**
ne comporte qu'une seule qualité
et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au
prix le plus juste.
34, Rue JOUBERT, PARIS

M. POUSSIELGUE-RUSAND ET FILS ORFÈVRES
DE N.S. PÈRE LE PAPE.

3. RUE CASSETTE . PARIS. VI
TÉLÉPHONE = LITTRÉ 52-76.

ENCENS VATICANUM

AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS

12 francs le kilo brut pris au magasin, frais d'envoi à la charge de l'Acheteur

Compte-Postal Paris 1.170-09.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES

MASQUES POSTICHES GRIMES **THEATRES & FETES**

Etab^ts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

Tarif n° 1 sur demande.

VITRAUX D'EGLISE

A. JACQUI

Francheville le Haut RHONE

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

MARBRERIE RELIGIEUSE

F. D. MONNA

TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06

Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James.
LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.

Manufacture de statues stuc, carton romain, terre cuite.
Sculpture : toutes matières.

Pour ne pas grossir

Prendre tous les deux ou trois jours au repas du soir ou avant de se coucher UN GRAIN DE VALS laxatif dépuratif qui assure la combustion des tissus graisseux, le bon fonctionnement du foie, de l'estomac et de l'intestin et l'élimination des toxines de l'organisme. 4.50 le fl. de 30 grs.

ETABLISSEMENTS
E. A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

A. REVET Maître ivoirier-sculpteur

2, rue de Franche-Comté, PARIS 3^e.
Métro - République. — Télép. Arch. 50-05.

CHRISTS en ivoire véritable, et CHRISTS en buis exécutés dans son atelier par lui-même et ses artisans. Copie d'ancien et modèles classiques.
Réparations de tous objets en ivoire.

Avec la graine de Lin Tarin, toute constipation prend fin

Toutes Pharmacies et au Dépôt général : 81, AVENUE PHILIPPE-AUGUSTE, PARIS
BON pour un Echantillon gratuit

SECAM Le Duplicateur du Clergé.

7 modèles, un type exactement adapté à vos besoins.
Consultez également **SECAM** pour toutes vos fournitures.

Vins de Messe. Abbaye St-Michel de Frigolet

CAVES de PRÉMONTRÉS

Intention paroisses pauvres livrerons courant Mai 100 fûts 125 l. Vin Blanc Messe nouveau : Frs 160 hecto.
Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).

Communauté Religieuse peut fournir **HOSTIES**

Grandes (cinq) : 5 fr. le cent. } travail très soigné.
Petites (un) : 1 fr. —

S'adresser : Maison Bleue, ORNEMENTS D'EGLISE, CHARLIEU (Loire), qui mettra en rapport.

PARATONNERRES

à petites tiges et à ruban de cuivre suivant principe de la cage de Faraday
Brevetè S. G. D. G. —— Plusieurs milliers de références

CH. MILDÉ FILS & C^ie, 60 rue Desrenaudes, Tél. Carnot 91-01. PARIS | ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE - T. S. F.

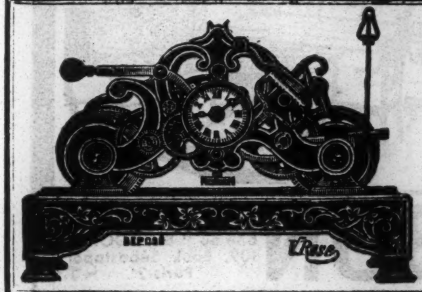
- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succ^r des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1^re Com^ion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.
Prix : 11 fr. pour 500 œufs
Notice gratis sur demande
M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14^e.



HORLOGES POUR EGLISES

ET TOUT EDIFICE

L. TERRAILLON & C^ie

PERRIGNY JURA

Première Maison française

HORLOGES A REMONTAGE AUTOMATIQUE PAR MOTEUR ELECTRIQUE
HORLOGES ELECTRIQUES
SPÉCIALITÉ DE CARILLONS AUTOMATIQUES et à CLAVIER
Devis gratuit en se recommandant de l'*Ami du Clergé*
RÉFÉRENCES DU MONDE ENTIER. ——— R. C. 2874 Lons-le-Saunier.